

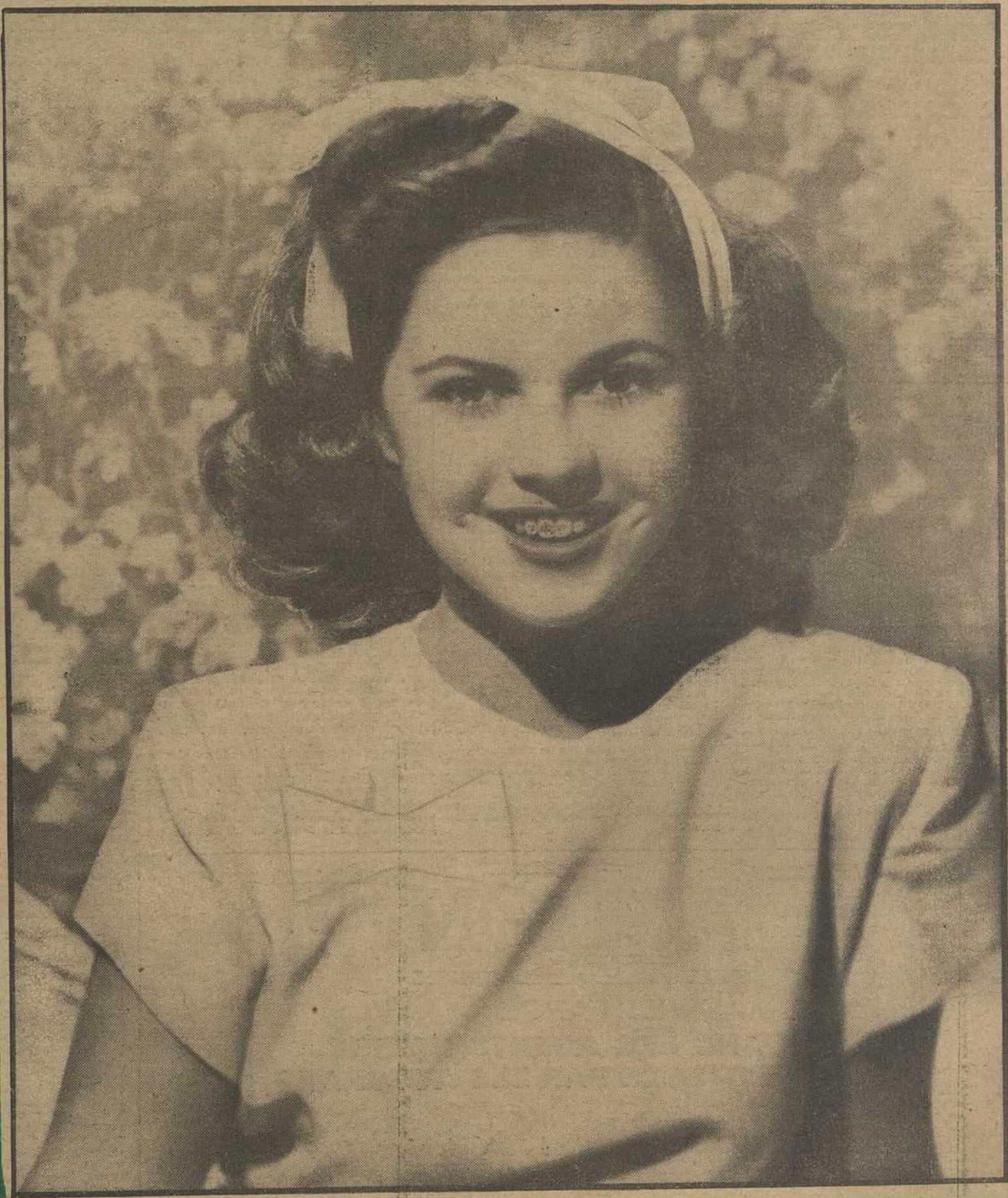
LE CINÉMA FRANÇAIS EN QUÊTE D'ÉCRANS

L'ÉCRAN français

N° 190 : 15 Février 1940

Afrique du Nord : 23 fr
LE MOINS CHER
DE TOUS 20 F par avion : 23 fr
Suisse : 10 fr. 50 Belgique : 5 fr.

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



Shirley TEMPLE est, avec Claudette COLBERT, la vedette de "DEPUIS TON DÉPART" (Photo Selznick studio)

DECOUVERTE du CINÉMA

Le Carnet
du
Club-Trotter

★ UN STAGE DE MONITEURS DE C.C. des universités et du lycée dans la période quinzaine de janvier en Allemagne (zone française), très exactement à l'Amberle de Jeunesse de Titisee, dans la Forêt-Noire. Depuis la Fédération internationale des C.C. était née d'une initiative française. Mais celle qui concernait l'Allemagne, la France ne se sera pas contentée d'apporter l'exemple communautif de l'organisation nationale de ses clubs. Depuis quatre ans, en effet, le bureau de la culture populaire de la ville de l'Est, l'Amberle, dirigé par G. M. de Bade, a mené une tâche dont on n'est pas suffisamment informé en France. Au seul point de vue du cinéma, il a été organisé chaque année plusieurs stages dans la zone à l'intention des cadres de C.C. Au début ces stages s'adressaient surtout aux « lecteurs » français, auxquels on demandait d'admettre des clubs dans le cadre des universités populaires dont ils avaient été créées. Mais l'Amberle est de plus en plus maintenant de former directement les cadres allemands, et ceci non seulement pour la zone française, mais, en fait, pour l'ensemble des trois zones occidentales. Ce long travail mené avec succès et variété par l'administrateur Tugay et avec l'aide locale de l'Administrateur Desthaine, a trouvé son aboutissement dans le stage de Titisee.

★ JUSQU'ALORS, notre collaborateur André Babin et l'assistant réalisateur Fernand Marzelle, s'étaient généralement partagé la tâche des stages précédents. Mais les rencontres de Titisee ont groupé une nouvelle fois dans un seul et véritable stage la Fédération française des C.C. était représentée par Paul Chwat. Avec lui, vingt-cinq délégués français assis-

taient au stage : huit lecteurs ou lectrices aspires de diverses universités populaires; huit membres appartenant aux services invités (épouse et jeunesse culturelle populaire); huit personnes invitées pour l'analyse des rapports et des films (dont André Bazin). Les Allemands étaient au nombre de cinquante-trois, tous étudiants ou intellectuels : la profession cinématographique était représentée par Mme Götze (réalisatrice de courts métrages) et des membres de la presse cinématographique allemande.

★ LA PARTIE TECHNIQUE concernant les C.C. avait été confiée à Paul Chwat.

Ceux-ci fit trois exposés : l'un purement pratique, sur la définition, l'organisation, les buts, les moyens de C.C.; le second, historique et montrant l'évolution du mouvement en France; le troisième, enfin, était consacré à la présentation de C.C. et traitait de la façon de présenter un film, de conduire ses débats. Puis le délégué de la F.F.C.C. insista sur le rapport entre la profession et surtout sur la nécessité de recruter les adhérents de C.C. dans un public très large. Et il termina en faisant un exposé historique sur le cinéma français André Babin devant à son tour l'assistance de deux séances : « Culture et cinéma » et « Théâtre et cinéma ». Ce dernier thème

étaient présenté sous la forme d'une controverse avec Jacques Bourgeois, de *Le Réveil du cinéma*. Mais il fut ensuite suivi d'une question sur l'adaptation du roman à l'écran et Bourgeois parla du cinéma américain. Les projections furent nombreuses, tant françaises qu'allemandes, auxquelles il faut ajouter deux films anglais : *Brief Encounter* et *Les Grandes Espérances*. Des extraits de films soviétiques et du *Lys brisé*, deux *Patty* et cinq *Chaplin*. Et, enfin, la *Jeanne d'Arc* de Dreyer. Signalons que le *Van Gogh* d'Alain Resnais remporta un succès particulier.

Ces rencontres se sont terminées dans l'enthousiasme et dans une bonne atmosphère, mais d'après les C.C. allemands tout leur devoir le jour. Elles ont été, en outre, une sorte de festival et de congrès franco-allemand du cinéma qui sera peut-être pas sans influences, au moins, intellectuelles et humaines, sur le cinéma allemand renaissant.

FILMEAS FOGG.

ANASTASIE ANESTHÉSIE LA LIBERTÉ !
“Il faut une réforme complète de l'arrêté du 6 décembre pour sauver le film de court métrage” déclare M. de HUBSCH

...Et M. Fernand Grenier demande à l'Assemblée son abrogation pure et simple

L'ÉCRAN FRANÇAIS a déjà entretenu ses lecteurs (N° 184 et 187) de la décision scandaleuse prise par un arrêté du 6 décembre 1948. Cet arrêté, on le sait, soumet tous les films publicitaires et non commerciaux à l'obtention d'un visa de censure.

Cette décision a soulevé dans la profession du cinéma tout entière une grande émotion. Il nous a semblé intéressant de demander à M. de Hubsch, Président du Syndicat des films de court métrage, quelle était, vis-à-vis de cet arrêté, la position de son syndicat qui groupe tous ses confrères.

— La parution de cet arrêté au *Journal officiel* du 7 décembre 1948 nous a d'autant plus surpris que rien, absolument rien, ne laissait prévoir sa publication, nous déclare M. de Hubsch. Avec

cette conversation préalable ne nous avons informé de l'intention des pouvoirs publics. Cet arrêté touche un secteur extrêmement important du court métrage, le film publicitaire et le film non commercial.

— Qu'entend-on par film publicitaire ?

— On englobe sous ce terme les films qui passent dans les salles de spectacle cinématographique pendant l'entracte. Ces films varient généralement les qualités éthiques et artistiques et sont projetés sans prétention à une rentabilité.

On contrebalance le film publicitaire payé pour être projeté. Jusqu'ici, ce genre de film n'était soumis à aucune espèce de censure. On ne lui reconnaissait pas de caractère inquiétant. Dès l'arrivée de l'ordre, les films publicitaires deviendraient-ils tout à coup dangereux pour l'ordre ?

Deuxième raison d'étonnement : les films publicitaires ont une circulation évaluée à l'heure actuelle à plus de dix millions. Il faudrait donc exiger des censeurs, obligeés de « visionner » ces films, donc le circuit se renouvelerait chaque semaine, et dévouement qui ressemblerait à de l'abnégation et à du mécatom. Ces séances entraîneraient un esclavage de jour et de nuit. Des services particuliers devraient être créés pour distribuer quotidiennement des films de censure.

On ne voit pas très bien, par ailleurs, comment on pourrait s'adresser à l'administration compétente pour obtenir l'autorisation de tourner tel ou tel film publicitaire. Un client de province, par exemple, serait obligé de déposer ses demandes à la mairie de sa localité qui

— Quelles sont ses conséquences directes ?

— Il faut éviter le massacre d'une profession tout entière. Les pouvoirs publics, au lieu de lui semer de telles embûches, devraient, au contraire l'aider à surmonter la crise qu'elle traverse, comme toutes les industries du cinéma à l'heure actuelle. Ces mêmes pouvoirs publics ont pourtant bien compris le tragique de cette situation, puisqu'ils ont voté la loi d'aide temporaire à la production. Le film de court métrage pourrait équilibrer son budget et faire face à la crise générale qui le trappe en voyant s'effondrer son marché et les marchés du film d'enseignement professionnel, scientifique, technique, etc. C'est par la réalisation et la mise en circulation de ces films que le cinéma atteignait des milieux qui lui étaient jusqu'à présent étrangers et prenait une place de premier plan dans la vie du pays.

Si l'arrêté était appliqué, cette ressource qui sauverait le film de court métrage disparaîtrait.

Roger-Marc THEROND.

(Suite page 6.)

TRA-LA-LA?...

oh, la, la!

Par
SUZY
DELAIR



Dans son nouveau tour de chant.

Il manquait une étude sérieuse sur le « *Tra la la* », ce phénomène de l'époque actuelle qui n'a été encore ni défini ni circonscrit. Nous avons pensé qu'il serait intéressant pour nos lecteurs d'avoir sur ce problème l'opinion de Suzy Delair. N'est-elle pas « orfèvre » en la matière ? Elle a bien voulu nous confier ces quelques impressions en toute simplicité et sans tra la la. Nous l'en remercions.

Le *Tra la la*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, me sort par les yeux ! Je suis voulue au *Tra la la*, comme autrefois on voulait les enfants au bleu ou au blanc jusqu'à quinze ans. J'ai bien peur que pour moi ce ne soit pour la vie, si ce n'est pour de nombreuses années. Aussi il m'est difficile de parler de lui en toute sérénité. Il m'énerve, il m'agace, il m'excède... et je ne puis me passer de lui. Au point que si à la fin de mon tour de chant on me le demandait pas, je serais vexée. Il est vrai que jusqu'ici je n'ai pu faire l'expérience de cette déception.

Pourtant lorsqu'on me pose la question : « Qu'est-ce au juste que le *Tra la la* ? » Je ne sais trop que répondre. Est-ce un fie sans conséquence ou bien une véritable épidémie ? Est-ce un mot lourd de sous-entendus plus ou moins gris ou un accessoire vestimentaire ? Est-ce une façon d'être ou de concevoir un certain côté de l'existence sous un angle optimiste ou bien simplement une chanson à succès ?

D'après l'arrêté du 6 décembre inspiré du décret du 3 juillet 1946, tous ces films devraient être soumis à la censure. Mais depuis 1946, pourtant effectivement cette censure porte sur les séances publiques mais il semble que les séances privées ne devaient pas être touchées par ce décret. L'arrêté ne respecte pas l'esprit du législateur. Si cet arrêté était appliqué, un directeur d'usine n'aurait pas le droit de montrer un film sur les usines, par exemple, à ses ouvriers, à ses ingénieurs, dans sa propre usine, sans un visa de censure particulier ! Un film de caractère chirurgical ne pourrait être projeté devant des internes dans un hôpital, sans la même autorisation !

Peut-être rien de tout cela, peut-être tout cela réuni. L'origine du *Tra la la* se perd dans la nuit des temps. Ce ne sont ni André Hornez ni Francis Lopez, les auteurs de la chanson que vous connaissez, qui ont inventé cette expression désormais classique. Ils n'ont fait que la reprendre et lui donner une forme définitive. Evidemment les historiens pourraient faire remarquer qu'une au-

tre chanson, qui bénéficie des ailes sans fil de tout cela, peut-être tout cela réuni. L'origine du *Tra la la* se perd dans la nuit des temps. Ce ne sont ni André Hornez ni Francis Lopez, les auteurs de la chanson que vous connaissez, qui ont inventé cette expression désormais classique. Ils n'ont fait que la reprendre et lui donner une forme définitive. Evidemment les historiens pourraient faire remarquer qu'une au-

tre chanson, qui bénéficie des ailes sans fil de tout cela, peut-être tout cela réuni. L'origine du *Tra la la* se perd dans la nuit des temps. Ce ne sont ni André Hornez ni Francis Lopez, les auteurs de la chanson que vous connaissez, qui ont inventé cette expression désormais classique. Ils n'ont fait que la reprendre et lui donner une forme définitive. Evidemment les historiens pourraient faire remarquer qu'une au-

Avec son *tra la la*, dans « *Quai des Orfèvres* ».

elle-même. Et c'est ainsi que j'en arrive à cette conclusion que *Tra la la* : ça ne veut rien dire.

Aussi vous comprendrez pourquoi je ne tiens pas du tout à être confondu avec lui et pourquoi je vous disais tout à l'heure que le *Tra la la* me sortait par les yeux. J'en ai assez, je ne peux plus le voir, le sentir, l'entendre. Je veux changer d'air. C'est bien mon droit, n'est-ce pas ? Une artiste, surtout une chanteuse, doit au public de se renouveler constamment. Et pourtant ce sont ses rengaines qui l'imposent. Aussi j'ai l'impression que, malgré tout ce que je vous en ai dit, si vous continuez à me demander gentiment le *Tra la la*, de mon côté, je continuerai à vous le chanter. Non moins gentiment.

Quatre Français ont réinventé le cinéma... en Irak !



Une scène du film « Alia et Issam » pendant le tournage.

EN Irak, jusqu'à l'an dernier, il n'y avait pas de studios. Pas la moindre production irakienne. Le cinéma n'existe pas là-bas que comme produit d'importation. Le cinéma en Irak c'était, avant tout, les nombreux films américains (signaux que les films américains passent, en Irak, en version originale, avec sous-titres français, tandis que les événements du film sont expliqués en arabe sur un petit écran adjacente au grand). Comment réalisent-ils des films ? Cela on ne le sait pas à Bagdad. On va au cinéma, on y va beaucoup, seuls les films d'aventures et les mélodrames ont du succès.

Les Irakiens ont voulu produire eux-mêmes. Et M. Nahim Sawdayee, qui dirige la Société Bagdad Films, est venu chercher en Occident des techniciens. Il a tout d'abord choisi des Anglais qui, comprenant la naïveté des commanditaires irakiens, lui ont cédé le matériel d'un vieux studio des environs de Londres. Puis il a voulu recruter des techniciens français.

C'est ainsi que le metteur en scène André Chotin, le chef-opérateur Jacques Lemare, le caméraman Robert Schneider et le maquilleur Boris de Banow furent engagés. Chotin partit le premier, en janvier 1948, afin de tirer un scénario d'un poème bédouin. Pendant quatre mois, il a travaillé à ce scénario. Difficulté première : le dialogue doit être parlé en arabe bédouin et écrit (sous-titres) en arabe littéraire. Chotin reçut un jour la visite de deux clochards : « C'est les dialoguistes », lui a-t-on dit. On avait découvert deux sages du désert qui connaissaient l'arabe littéraire...

Lorsque les trois autres Français arrivèrent et qu'il fallut se mettre au travail dans le studio aménagé tant bien que mal par les techniciens britanniques, on s'aperçut qu'il était véritablement impossible de tourner... faute d'appareillage électrique correct. Quarante projecteurs furent expédiés de France et d'Angleterre par avion.

Pour le film « Alia et Issam », il n'était guère facile de trouver des acteurs. En effet, il n'y a pas de théâtre à Bag-

rade-cinq, a refusé de changer désormais de maquillage entre les deux épisodes ! Elle estimait ne pas devoir se vêtir et, comme elle ne pouvait vraiment pas se rajeunir...

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'épopée de nos quatre Français qui ont, en cinq mois et demi, tourné un film dans un studio que l'on avait cru bon de construire en plein désert. Les questions de religion empêchent aussi le film d'être réalisé plus vite. À la suite du départ de De Banow, Lemare confia à un israélien qui était le meilleur maquilleur de l'endroit, le soin de maquiller. Le lendemain, la jeune première arrive tout barbouillée d'inextricables couleurs ! Lemare proteste. On lui répond : « Jamais nous n'accepterons qu'une musulmane soit maquillée par un israélien ! Si vous n'avez autre, vous serez arrêté pour propagande sioniste ! »

Le soin est une chose qui n'existe pas en Irak. Le travail n'a guère de serviteurs. Et il est impossible de faire travailler des Irakiens dans un studio, telle est la conclusion que rapportent les quatre Français exportés. Ainsi, par manque de main-d'œuvre, les figurants étaient en même temps électriques et sonnaient sur le champ pour réclamer les lumières sur eux-mêmes ! Lemare n'a jamais réussi à obtenir que ses projecteurs soient numérotés... Aventures burlesques, mais qui finirent tragiquement : par suite de la mauvaise installation électrique, un assistant du son fut électrocuté.

Finement, c'est une chanteuse « de bas étage » qui obtint la vedette du film. On voit Salima Pacha, personne plus qu'entre deux âges, ne savait même ni écrire. Chaque jour sur le plateau, un assistant lui faisait apprendre son texte... Au milieu du tournage, plus de Salima ! Après quarante-huit heures de recherches, on retrouve Salima furieuse : « Vous m'avez fait dire mon fils ! » Un garçon de vingt-deux ans ! Tout s'arrangea avec Salima Pacha, grâce à une « prime » : mais Salima qui, dans le film, incarnait la même femme à dix-huit ans et à qua-

ELYANE SAINT-JEAN, la fille de l'Écran français se suicide tous les soirs à 3.200 mètres d'altitude

À L'ALTITUDE 3.200 va être repris au Théâtre de l'Humour et notre filleule Elyane Saint-Jean en est une des principales interprètes. Elle joue Magali, la jeune fille passionnée et mystique qui se suicidera au moment où les sauveurs arrivent dans le refuge de montagne où une bande de jeunes alpinistes s'est trouvée isolée par une avalanche.

Elyane Saint-Jean, par ailleurs « Fée Blanche », d'une émission radiophonique, a naturellement des projets cinématographiques : elle va tourner le principal rôle féminin dans un film du Club d'Essai, Romance sur la ville.

Durant le séjour de nos quatre Français en Irak, quatre films de chez nous sortirent en exploitation : *Naples au bâton de feu*, *Le Capitaine Fracasse* et *Carmen* (ce dernier obtint un gros succès). Les principales vedettes françaises connues du public irakien sont Tino Rossi, Viviane Romance et Pierre Freyay. Les films français sont préférés sans sous-titres. Ils sont achetés par des distributeurs de Beyrouth qui s'agencent dans une semaine, et sans la moindre difficulté, quatre fois le prix d'achat. En Irak, comme dans la plupart des pays du monde, la distribution française souffre d'être entre les mains de distributeurs autonomes. Alors que les grandes firmes américaines ont des bureaux à Bagdad, il n'y a rien pour représenter le cinéma français là-bas. Rien pour soutenir son prestige. Depuis que nous le répétons... J.-C. T.

(Photo Sinclair)

Découpages

par JEANDER

La plupart de mes confrères de la critique s'en sont donné à cœur joie pour le film *Hangover Square* qui, de toute évidence, est un naufrage de terreur grand format.

Mais je n'ai pu aller jusqu'à éreinter ce pauvre Laird Gregg dont ce film fut le dernier, puisqu'il mourut en 1945, alors qu'on lui avait offert, m'a bouleversé.

Gaza Radanyi, le metteur en scène du film, l'ignorait aussi et c'est par mon article qu'il a appris la semaine dernière cette affreuse nouvelle.

C'est une impression très désagréable. Vous avez dû le ressentir comme moi, soit pour Coïdel, soit pour Marguerite Moreno l'an dernier.

On les regarde bouger, sourire, pleurer, vivre devant soi tout en les sachant immobiles pour toujours.

On voudrait les empêcher de mourir...

Une crie ? répond Périer, mais comment donc : « Vive Dolbert ! » hurle-t-il à pleine voix.

C'est comme ce petit Kuksi de *Quelque part en Europe*, sur lequel j'avais fait

demander des renseignements en Hongrie.

Apprendre que cet enfant extraordinairement doué avait été brûlé vif dans un incendie provoqué par lui en allumant l'arbre de Noël qu'on lui avait offert, m'a bouleversé.

Le film de Becker est fini. Il ne lui reste plus qu'à le fixer.

Sous-titrage plutôt déficient pour le film anglais *Le Gang des tueurs*, qui a eu la chance d'être interdit aux moins de seize ans.

A un moment donné, Pinkie (Richard Attenborough) demande à Rose (Carol Marsh) : « Quel âge as-tu ? »

« Seventeen », répond Rose.

« Dix-huit ans », traduit le sous-titrage.

J'ai vu *Manon de Clouzot*.

Il n'y a pas de doute : c'est un chef-d'œuvre.

La perfection fait film.

Vingt sur vingt !



C'est comme ce petit Kuksi de *Quelque part en Europe*, sur lequel j'avais fait

LA PAILLE, LA POUTRE... ET LE ROCHER

QUELQUES confrères courriéristes, ont en l'île, dernièrement, d'atribué un Prix Citron aux acteurs qui se sont montrés les moins sociables au cours de l'année.

Il n'était pas méchant. Ils ne faisaient qu'exprimer, en cela, qu'imiter les journalistes américains qui, depuis fort longtemps, ont pris l'habitude de se réunir chaque année pour désigner le plus mauvais film, le plus mauvais acteur, l'actrice la plus mal habillée, etc. Cela ne tire pas à conséquence, et tout le monde en sourit.

Tous ceux, du moins, qui ont quelque sens de l'humour et qui ne se sentent pas morosité.

Car il s'est trouvé à Paris la ville

Christian BERARD n'est plus

À UN moment où nous mettons sous presse, nous apprenons la mort de Christian Bérard. Pris d'une syncope au théâtre Marigny, dans la nuit de vendredi à samedi, il fut transporté d'urgence à l'hôpital Marmottan, puis à son domicile où le médecin ne put que constater le décès.

Né le 20 août 1902, Christian Bérard fut un des plus grands décorateurs du théâtre contemporain. Il travailla récemment avec Louis Jouvet et Jean-Louis Barrault.

Il avait collaboré à la plupart des films de Jean Cocteau : on lui doit, par exemple, les maquettes des Parents terribles et de L'Aigle à deux têtes.

Nos lecteurs se souviennent des maquettes de La Belle et la Bête, qu'ils nous avait communiquées et que L'Écran français avait reproduites.

Le cinéma français perd avec lui l'un de ses plus grands illustrateurs, pour reprendre l'expression de Jean Cocteau.

la plus intelligente de la terre ! » un Monsieur pour s'élever avec véhémence contre cette initiative anodine, et en profiter, une fois de plus, pour essayer de jeter le discrédit sur l'ensemble de la profession d'acteur.

Et quel est donc ce moraliste austère, ce redresseur de torts, ce pourfendeur de farfadets, ce verrouilleur défenseur de la population de tous les artistes de l'humour et de l'ironie ?

On nous le donne en mille... C'est le moins que l'éditeur une publication que sa moindre tenue artistique et morale a fait interdire à l'affichage et dans laquelle l'intimité des acteurs est traitée avec une désinvolture qui confine à l'effraction.

Le même encore qui affecte de n'avoir aucune considération pour ceux qu'il emploie, et les contraint parfois aux plus basses besognes. Le même enfin qui montre pas toujours autant d'égards pour la réputation des actrices ou candidates actrices qui s'embourbent dans son sillage.

Quand il parle de certains journaliste

s « forçant la porte de l'humour à toute heure, pour ne pas dire plus (sic) », il pagnerait à se faire.

N'ayant pas participé à l'attribution du Prix Citron, je suis très à l'aise pour en parler. Si je n'estimais pas sa création indispensable au succès de l'œuvre, je n'aurais pas été élu à l'hôpital Marmottan, puis à son domicile où le médecin ne put que constater le décès.

Né le 20 août 1902, Christian Bérard fut un des plus grands décorateurs du théâtre contemporain. Il travailla récemment avec Louis Jouvet et Jean-Louis Barrault.

Il avait collaboré à la plupart des films de Jean Cocteau : on lui doit, par exemple, les maquettes des Parents terribles et de L'Aigle à deux têtes.

Nos lecteurs se souviennent des maquettes de La Belle et la Bête, qu'ils nous avait communiquées et que L'Écran français avait reproduites.

Le cinéma français perd avec lui l'un de ses plus grands illustrateurs, pour reprendre l'expression de Jean Cocteau.

Jean NERY.

POUR " LE RENDEZ-VOUS DE JUILLET "



Tous au cours de boogie...

Seul Louis Seigner a obtenu une dispense de Jacques Becker

Jacques Becker et Daniel Gelin.

J'AIME le style New-Orléans, Mowgli le savait et m'emmène un soir écouter un peu de Dixieland au Loriental. Il y a trois ans de cela. Depuis, j'ai été avec ces gosses. Mes enfants ont

leur âge, d'ailleurs. Et j'ai écrit une histoire, leur histoire. Voici mon découpage. Lisez-le. Je n'ai pas le temps de vous en parler davantage. Claude Renoir est déjà derrière sa caméra et les gosses m'attendent...

Et m'ayant dit, Jacques Becker re-

tourne à son travail sur le plateau.

Les gosses — de seize à vingt-cinq ans — chahutent autour de Louis Seigner. Ce professeur d'art dramatique (qui ne voulut jamais prendre un élève) est bien peu reconnaissable avec un gros chapeau, une perruque, une cravate, avec ses cheveux à la Brésilienne.

Derrrière lui, tous les jeunes visages, des gosses, sont innocents ou presque. A peine reconnaissable sur cette très jolie petite personne qui fait-il être Miss quelque chose, cette autre remarquée un soir à Saint-Germain-des-Prés... Volla une chemise écossaise qui se lève. C'est Pierre Trabaud, celui qui sautait par la fenêtre, dans la chambre d'Antoinette.

Film sans vedette a-t-on annoncé. Connus et inconnus seront logés à la même enseigne : Nicole Courcel, Thérèse Aubert, Louis Seigner, Daniel Gelin, La Jarrige, Henri Gréville, Philippe Mareuil et Claude Lelouch.

Tout le monde paragraphe en vrac :

Christine : une jeune fille très jolie, un peu sournoise et sans le moindre talent. Type parfait de la pin-up starlett.

Thérèse : fille d'un coiffeur. L'espoir, la petite qui en a plein dans le ventre. Elle sait aimer son gars (Roger), c'est-à-dire qu'elle sait attendre. Elle sait jouer du Feydeau, aussi.

Lucien : le fils à papa qui fait sa valise et s'en va chez les Pygmées pour tourner un film. René par son père parce qu'il a préféré l'ethnographie à l'usine familiale et surtout parce qu'il n'arrive pas à l'heure pour déjeuner. Il aime Christine.

Pierrot : bon comique en herbe. Allume les surprises-parties en gâteaux préparés dans l'arrière-boutique de ses parents.

Et puis Roger, l'élève de l'I.D.H.E.C., en chômage, François, le jeune auteur dramatique qui prend l'argent où il se trouve ; Rousseau, le metteur en scène dédié à ses débuts, Lutet, le joueur de trompette... (On le savait !)

Comme tous « Les Rendez-vous de juillet » se donnent au Loriental, il faut savoir danser proprement. C'est beaucoup plus difficile qu'un vain plaisir.

Je veux faire des films comiques. Comiques authentiques, situations vraies ou qui peuvent l'être. Et toujours de la satire... J'ai terminé « Le Héros de la rue », et je prépare mon troisième Macario. J'espère bientôt travailler avec Fernandel. Peut-être en France, si j'ai le temps d'apprendre ma langue !

— Avez-vous un scénario pour Fernandel ?

— Pas décidé encore. J'ai plusieurs idées. Dans mon prochain film, Macario — favorisé par le destin — sera autorisé à vivre différentes époques. Conclusion : il est encore préférable de naître maintenant qu'au grand siècle ou à l'âge de ferre.

— Qui est Macario, dans la vie ?

— Pendant longtemps, Macario fit partie d'une petite compagnie théâtrale spécialisée dans la tragédie. Faites de déclamer, il monta une farce et le succès fut tel qu'il dut abandonner les classiques. Du jour au lendemain, l'Italie découvrit ce nouveau comique. Il y a presque dix ans de cela. Mes films marquent, chez lui, une évolution. Le jeu comique de Macario est devenu plus humain. Je lui fais jouer l'homme dépassé par les événements, le pauvre borgne se débattant, le chômeur, naïf, malchanceux, amer et ridicule...

Lis CLARIS.

Christian-Jaque, chevalier, et A. Kamenka officier de la Légion d'honneur

CHRISTIAN-JAQUE, le réalisateur de tant de films dont beaucoup comptent parmi les meilleurs, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de sa dernière œuvre, *D'Homme à hommes*.

D'autre part, le producteur Alexandre Kamenka a été promu au rang d'officier de la Légion d'honneur pour l'effort qu'il déploie depuis de nombreuses années dans le souci constant d'améliorer et d'enrichir notre patrimoine cinématographique.

L'Écran français adresse ses vives félicitations à ces deux grands serviteurs du cinéma français.

SUR UN FOND DE NUAGES PORTÉS A BOUT DE BRAS dans une tempête de sciure, l'équipe des pilotes perdus a failli rendre l'âme



René Blancart et Michel Auclair.

LE Paradis des pilotes perdus, tourné dans le désert au sud du Tadjikistan, se termine actuellement à Jolionville.

Le décorateur d'Éaubonne a réussi, un maître-coup : l'immensité des sables sur quelques mètres carrés. C'est là qu'on a bâti un Junk

Les vedettes vont-elles au cinéma?

En Europe comme en Amérique, MICHELINE CHEIREL est malade quand elle rate un film.



ALLER au cinéma est plus qu'une distraction pour moi, me dit tout de suite Micheline Cheirel retour d'Hollywood, c'est une nécessité. J'y vais à peu près trois ou quatre fois par semaine. Je vois tout, les bons films comme les mauvais. Je suis malade à l'idée d'en rater un.

— Ce n'est plus de l'amour...

— Vous avez raison : c'est de la rage. Mais oui, c'est vrai, j'adore aller au cinéma. A pied, à cheval, en voiture... Quand il pleut et quand il fait du soleil. En payant ma place, aux présentations de presse, en projections privées. Perdue dans une salle de quartier, seule dans une salle vide. En faisant la queue pendant trois quarts d'heure. Assise sur un fauteuil à bascule, assise sur un strapontin. En robe du soir pour une première, en short revenant de la plage. En ayant pour voisine une grosse dame qui mange des cacahuètes, en tenant la main du monsieur qui m'accompagne...

— Car vous y allez, accompagnée ?

— Très rarement. Presque toujours seule, au contraire, car je ne trouve pas souvent des gens qui partagent ma passion, au point où elle me tient !

— Et quand vous étiez en Amérique ?

— C'était la même chose. Mais en Amérique, quand on va au cinéma, on en a pour son argent. La moindre séance se compose des actualités, d'un dessin animé, d'un film B, C ou D (c'est-à-dire la petite production), d'un film-annonce et du grand film. Remarquez que le film B, C ou D est le plus souvent aussi long que le grand film, seulement il est mauvais.

— Mais vous pouvez ne voir que le grand film ?

— C'est très facile. Les cinémas sont permanents et il suffit d'arriver à l'heure

(connue d'avance) où passe le grand film. J'ai voulu le faire parfois. Mais le grand film terminé, je me disais toujours : « Tiens... je me demande quels sont les interprètes et le metteur en scène du *stinkeroop* (ça veut dire « n'importe quoi » en argot américain). Je vais attendre le générique ». Pour voir ce générique, je supportais les actualités déjà vues trois fois dans la semaine, le dessin animé (ça c'était souvent une chance : j'avais eu tort d'en faire bon marché) et, bien entendu, le film-annonce. Une fois le générique vu, l'envie me prenait de voir à quel point l'histoire qui commençait serait idiote et la réalisation bâclée. Et je restais tout de même jusqu'à la fin !

— Et dire que 50 % des gens, en France, ne vont au cinéma qu'épisodiquement...

— S'il y avait beaucoup de gens comme moi, conclut Micheline Cheirel, notre industrie serait la première du monde. Ou alors peut-être est-ce moi qui ne suis pas normale ; qu'en pensez-vous ?

René THEVENET.
(à suivre).

« Je me trouve moins drôle dans la salle que sur l'écran » assure FRANÇOIS PÉRIER



J'y vais, et même très souvent, me dit François Périer.

Mais je ne sais pas comment il fait, François Périer, pour trouver encore le temps d'aller au cinéma. En ce moment même, le plus clair de ses journées est absorbé par la préparation de la tournée qui va lui permettre de porter Les Mains sales de Reims à Tuns, en passant par Strasbourg, Genève, Zurich, Bruxelles, Nice, Toulouse et une vingtaine d'autres villes françaises et étrangères. Si dans chacune de ces villes une salle obscure se trouve plantée entre son hôtel et le théâtre, on peut être assuré que François Périer ne manquera pas d'en forcer clandestinement la porte. Les admiratrices sont priées de s'asseoir les ouvertures.

— Mais vous pouvez ne voir que le grand film ?

— C'est très facile. Les cinémas sont permanents et il suffit d'arriver à l'heure

— Vous vous efforcez de passer inconnu dans les salles ?

ON TOURNE EN FRANCE

Les titres précédés d'un astérisque correspondent aux films qui n'étaient pas annoncés dans le tableau précédent.

EN TOURNAZ A	FILM	REALISATEUR RECISEUR	INTERPRETES	PRODUCTION
BILLANCOURT 50, q. du Pt-du-jour.	La Femme nue. Mission à Tanger.	G. Pascal, Y. Vincent, R. Rouleau, G. Sylvia.	Sigma	11 bis, av. Rachel, Mar. 70-96.
	Au Grand Balcon.	H. Descoin-Roussin	P.A.C.	26, rue Marbeuf.
		H. Descoin-Roussin		Bal. 18-01.
BOULOGNE 68, rue J.-B.-Clément.	Le Parf. de la Dame en a. Dernier amour.	P. Fréney, G. Marchal.	C.I.C.C.	6, rue Ch.-Colomb. Ely. 01-10.
BUTTES CHAUMONT 12, rue Carducci.	Ma Femme et moi.	H. Perrière, S. Ruggiani.	Alcina	49, av. de Villiers. Wag. 13-76.
ÉCLAIR-EPINAY 42, av. A.-Maginot 12, rue Dumont.	Le Secret de Mayerling. L'Homme aux mains d'argile.	L. Annabell, G. Marchal.	C.D.F. 3, rue Clément-Marot.	6, rue Troyon. Ely. 05-47.
FRANCEUR 6, rue Francœur.	Rendez-vous de Juillet.	L. Marais, M. Carol, A. Poivre, Bussière.	Codo-Cinéma	73, Ch.-Elysées. Ely. 85-81.
JOINVILLE 20, av. Gallieni	Le Paradis des Pilotes perd.	J. Becker, M. Cerdan.	Gaumont	31, rue François-Ier. Bal. 06-83.
NEUILLY 42 bis, bld du Château.	Manège.	G. Lampin-Hartwig	B.U.P.	3, av. B.-Albrecht. Car. 03-81.
NEUILLY 42 bis, q. du Pt-Doumer.	Les Comédiens errants.	Yves Allégret, Jaquillard	S. Signoret, B. Blier.	104, Ch.-Elysées. Ely. 35-95.
PHOTOSONAR 17 bis, q. du Pt-Doumer.	Amédée.	G. Granger-Benedek	Auré Films	37, rue de Galilée. K16. 45-40.
				Carrot Films 7, rue de Presbourg. Cop. 24-53.

POUR LES FILMS EN PRÉPARATION PAS DE CHANGEMENTS DEPUIS LA SEMAINE DERNIÈRE

TOUS LES AMIS DE L'ÉCRAN viendront jeudi 10 mars à 20 h. 45 au grand débat sur L'AVANT-GARDE organisé par L'ÉCRAN FRANÇAIS entre ANDRÉ BAZIN et GEORGES SADOU à La Maison de la Pensée Française 2, rue de l'Elysée (Paris-8^e) Nombreuses interventions prévues Participation aux frais : 30 francs Le nombre des places étant strictement limité, il est prudent de les retenir en se présentant ou en écrivant (avec un timbre pour la réponse) à l'Administration de L'ÉCRAN français 18, rue du Croissant, Paris (2^e)

Dernier film vu ?
— Quelque part en Europe.
— Impression ?
— Sensationnel.
— Aimez-vous, revoir les films dont vous êtes la vedette ?
— Ça m'arrive rarement.
— Qu'éprouvez-vous alors ?
— Ces projections me sont toujours pénibles. Le caractère « définitif » de l'interprétation cinématographique est une épreuve pour le comédien.

Fréquentez-vous les ciné-clubs ?
— Je pense bien ! Autant, du moins, que j'en trouve le loisir. Je suis même « Président d'Honneur » du C.C. de Levallois.

L'ÉCRAN français 18, rue du Croissant, Paris (2^e)

JEAN TISSIER L'AMI PIERROT AUX CENT FILMS

DEPUIS bientôt quinze ans, Jean Tissier promène sa silhouette nonchalante à travers les films les plus divers. Et ce diable d'homme, un diable bien tranquille, a dernièrement lui une certaine de films. Des grands et des petits films. Des grands et des petits rôles.

Qu'importe ! Tant pis, et tant mieux que Jean Tissier ne soit pas devenu une vedette sur mesure. Ainsi, tout le monde aime à le retrouver au coin d'une séquence. Parce que l'on ne sait jamais s'il restera longtemps sur l'écran. Ou s'il ne fera que passer.

Toutes les sympathies populaires lui vont. Il est un des rares comédiens dont la popularité atteigne à celle d'un jeune premier en vogue. Il a joué quelques rôles de méchants. Mais le public arrive difficilement à croire que le doux Jean Tissier devienne un « vilain ».

Il ne connaît pas le nombre exact de ses films. Et il s'en moque. « Je ne compte jamais, dit-il. Ni l'argent ni les films. Je ne sais pas compter. Et maintenant, il est trop tard ».

La place nous manque (et c'est bien vrai) pour vous donner une liste (qui serait d'ailleurs incomplète) des films de Tissier. Contentons-nous de citer ceux qu'il préfère (pour ses rôles) : *Le Voyage imprévu* (son second film, tourné à Locarno et dans le massif de la Jungfrau, film qui coïncida avec son voyage de noces) ; *L'Affaire du courrier de Lyon* ; *J'étais une aventurière* ; *Nuit de décembre* ; *Battements de cœur* ; *L'Enfer des anges* ; *La Romance de Paris* ; *L'Assassin babite au 21* ; *Les Casse-pieds* ; *Métier de jous*.

Il avoue ne pas avoir eu le temps de voir 40 % de ses films. Son rôle le plus sauvage ? dans *Le Petit Chose*, où il jouait le traité : « J'avais l'air d'un barbare. Il y a encore des gens qui ont estimé que j'étais bon ! »

Cette séance a été interdite par le préfet et cette interdiction a été signifiée par un inspecteur du commissariat de la rue de l'Étoile, à 19 heures, en application de l'arrêté du 6 décembre.

« Monsieur le Ministre, on ne peut pas dire que ce décret ne constitue pas une violation de la Constitution. Vous n'avez pas plus le droit d'interdire à quiconque de faire connaître ses opinions par le film que vous ne pouvez lui interdire de les faire connaître par la presse, par le théâtre ou par le roman.

« En second lieu, ce décret est en opposition absolue avec la Charte des Droits de l'homme, votée à l'O.N.U.

« Ensuite, il condamne à la mort l'industrie du film publicitaire, du film documentaire, du film d'enseignement et du film scientifique. Il condamne aussi tous les ciné-clubs à fermer leurs portes. Il annule aussi le droit que nous avons de droit d'expression de voir même des films dont les tendances politiques ne plairont pas au Gouvernement. (Applaudissements à l'extrême gauche.)

Votre décret institue encore une surveillance policière qui devient si pour la presse, si pour le théâtre, si pour la théâtre. Il nécessite, enfin, pour son application, plusieurs centaines de fonctionnaires nouveaux, le répète : car il faudra « visionner à dix mille films publicitaires et quinze mille films d'enseignement, scientifique ou autre ; et qui pourra faire, sinon de nouveaux fonctionnaires, alors qu'on nous parle de réduire le train de vie de l'Etat ?

« Telles sont les raisons qui m'ont fait déposer, dès le 15 décembre, une demande d'interpellation qui n'a pu encore venir en discussion en raison des débats budgétaires. Aujourd'hui, le groupe communiste demande que le débat, qui peut être très bref, s'engage immédiatement ; et il espère que ceux de nos collègues qui s'intéressent plus spécialement aux questions posées par le cinéma, MM. Gérard Jouye, Bichet, Buron, notamment et leurs amis, se joindront à lui pour exiger, dès maintenant, l'abrogation pure et simple d'un décret arbitraire, anticonstitutionnel et mortel pour toute une catégorie de travailleurs du cinéma français. (Applaudissements à l'extrême gauche.)

« Nous demandons le scrutin. »

M. Mitterrand, secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, assure alors que le Gouvernement est disposé à modifier cet arrêté « s'agissant, dit-il, d'un texte qui peut constituer une base de travail, je me mettrai en rapport avec la commission de la presse et je suis convaincu que, dans quelques jours, il restera pas à l'Assemblée de faire une séries de modifications dans cette disposition. »

Après intervention de MM. Gérard Jouye et Claude Mont, le renvoi à la séance de l'interpellation est obtenu par 491 voix contre 190.



Un de ses plus récents films : « Fandango » avec la belle Ludmilla Tcherina.

Il n'a pas relu ce qu'il a aimé : Je n'ai jamais relu Proust.

Il dort huit heures. Il ne peint pas. Il ne sait pas conduire une voiture : « Je conduis bien un peu, mais je ne connais pas la marche arrière ». Il n'a jamais reçu le baptême de l'air (devait monter en avion en 1915, alors qu'il se trouvait sous les drapeaux, et puis... ça ne s'est pas fait) :

Il ne pratique pas les sombres drames. Il adore les Marx Brothers « parce que c'est une révolte de l'humain ». Mais il n'a pas beaucoup ri à *Hellzapoppin*. Seul, le comique humain l'intéresse : Charlie Chaplin et Michel Simon.

En passant de l'écran à la ville, son personnage reste le même. Toujours aussi débonnaire. A la fois heureux et malheureux (on ne sait d'ailleurs trop pourquoi). Heureux et malheureux comme un personnage de Molière.

Heureux d'avoir tout de même réussi après quinze ans de vagabondage théâtral sur les routes de France et de Navarre. Ses longues années de tournées, Jean Tissier les raconte dans son premier livre de souvenirs : « Sans maquillage » ; nous n'y reviendrons donc pas. Tissier prépare actuellement le second tome qui s'adressera plus particulièrement aux cinéphiles : *Au fil d'en haut*, ses souvenirs de comédien de cinéma.

Sa journée de travail terminée, il fréquente souvent les cabarets. Et il l'avoue avec cette franchise vis-à-vis du journaliste, franchise qui lui vient de ses années d'apprentissage (combiné de vedettes n'osent-elles pas avouer aux interviewers qu'elles aiment l'ambiance des cabarets ?).

Mais il danse rarement. « Je danse trop mal, je n'ai jamais appris ». Pourtant il témoigne d'une affection particulière pour la samba (notamment *Brazil*) et se hasarde parfois à la danse avec Georgette.

Il a vu tous les opéras ou opéras-comiques célèbres, sauf *Rigoletto*. Il va fort peu aux concerts classiques, mais cherche à s'intéresser à la musique de jazz, et à particulier aux interprétations de Claude Luter.

Il lit beaucoup. Auteurs préférés (en vrac) : Beaumarchais, Balzac, Musset, Proust, Verlaine, France, Gide. Il lit beaucoup.

Et nous aimerions le retrouver bientôt dans un rôle qui sorte un peu de son ordinaire. Il a de grands projets, mais se refuse à les confier. Il a raison d'être superritent avec ces choses-là.

Ce personnage funambulique, nous l'adorons. Il nous appartient, parce qu'il nous ressemble. Et le public a raison d'admirer ce poète un peu lunaire. Un poète que le public mène par la main comme un petit garçon sage qui aurait voulu être turbulent... Les amis Pierrot, il y en a si peu ici bas !

Jean-Charles TACHELLA

1. « Gonzague ». — 2. Avec Temerson : « Si jeunesse savait ». — 3. On le maquille pour « Leçon de conduite ». — 4. « L'Extravagante mission ». — 5. « Ce n'est pas moi ».

POUR LES FILMS EN PRÉPARATION PAS DE CHANGEMENTS DEPUIS LA SEMAINE DERNIÈRE

Il y a un an, les conséquences du funeste accord Blum-Byrnes avaient stoppé la production française. Les studios étaient désertés, on ne tournait plus.

Et puis, enfin, on s'est décidé à réviser « l'arrangement » de 1946, à limiter le dénuage de Westerns, de fades comédies et d'infantiles technicolors qu'Hollywood nous déversait et à donner au film français un peu plus d'air à respirer. En même temps qu'on lui promettait d'aider sur le plan intérieur.

Il n'en fallait pas plus pour que, forte de ces espoirs, la production reprenne. Quatre-vingt-quatorze films furent ainsi terminés en 1948. On s'acheminait vers un équilibre.

Mais aujourd'hui, de nouveau, la crise surgit, brutale, implacable.

Est-ce là le renouveau qui nous était promis ? Le cinéma français est-il donc incapable de vivre et devons-nous nous résigner à sa déchéance ?

Non, car, à cette nouvelle poussée de la fièvre destructrice, il y a des raisons. Et qu'à leur seul énoncé, on aperçoit les remèdes.

Il y eut, tout d'abord, l'excès de lenteur de la mise en application de la loi d'aide au cinéma qui, datant du 23 septembre 1948, ne commence à fonctionner que depuis quelques jours. Cet obstacle à la reprise est donc maintenant levé.

Mais il y a aussi, et surtout, les invraisemblables conditions d'amortissement des films français. Un film, comme on sait, s'amortit sur les recettes des salles de spectacle, dont 15 % environ « remontent » (lentement) au producteur. Sur les sommes ainsi récupérées, le Crédit National, quand il a prêté quelque argent, se rembourse par priorité. Et le producteur ne commence à rentrer dans ses fonds que lorsque la créance du Crédit National ou des banques est totalement éteinte. C'est-à-dire parfois plusieurs mois après la première représentation publique de son film.

Conclusion : le producteur a intérêt à ce que son film soit exploité le plus rapidement possible, afin de pouvoir rentrer dans ses capitaux et, éventuellement, financer une autre production. Sinon, c'est la stagnation et, bien vite, l'asphyxie.

UN SUR SEPT !

Où, que voyons-nous ? Sur trente-six films sortis à Paris au mois de janvier, nous en comptons cinq français ! Contre vingt-trois américains. Soit un film français sur sept, un film français pour cinq américains.

A quoi l'on vous répond que la raison en est qu'il n'y a pas de films français.

C'EST FAUX !

Il y a, en ce moment, près de quarante films français terminés depuis plus de quatre mois et qui attendent toujours le bon vouloir des exploitants pour être présentés au public. Près de quarante films de genres totalement différents et dont certains sont impatiemment espérés.

En voulez-vous une liste (qui ne peut, hélas ! dépasser que par omission) ?

Terminés depuis plus de six mois :

Le Bat des pompiers, 56 rue Pigalle, *Clair-Fayt*, *Fandango*, *Guillemette Babin*, *L'Inconnu d'un soir*, *Jo la Romance*, *Noe de sable*, *Les Orphelins de Saint-Vaast*, *Paysans noirs*, *Rezzou*, *Sombre dimanche*, *Une Femme par jour*, *La Voix de l'ombre*.

Terminés depuis plus de quatre mois :

Ainsi finit la nuit, *Ces Dames aux chapeaux verts*, *Cinq tulipes rouges*, *Le Coeur sur la main*, *Le Crime des justes*, *Docteur Laennec*, *Duquesclin*, *Les Eaux troubles*, *Fantômas contre Fantômas*, *La Ferme des sept péchés*, *Les Hommes du jeu*, *La Maternelle*, *Modèles de Paris*, *Le Point du jour*, *Suzanne et ses brigands*, *Tabusse*, *Tous les deux*, *La Vie est un rêve*, *Vire-Vent*.

Et qu'on ne nous dise pas que ces films sont tous de qualité inférieure et que c'est là la raison de leur mise en quarantaine. Dans l'énumération que nous en faisons, nous les avons mis délibérément par ordre alphabétique pour ne pas paraître défendre plus particulièrement l'un ou l'autre. Mais nous prétendons que l'immense majorité d'entre eux (pour ne pas dire la totalité) sont au moins (et nous sommes modestes !) de la classe des *Justiciers de la Sierra*, *Deux Nigauds et leur veuve*, *Belle Jeunesse* et autre *Pillard* de la ville fantôme qu'on nous a offerts ces dernières semaines.

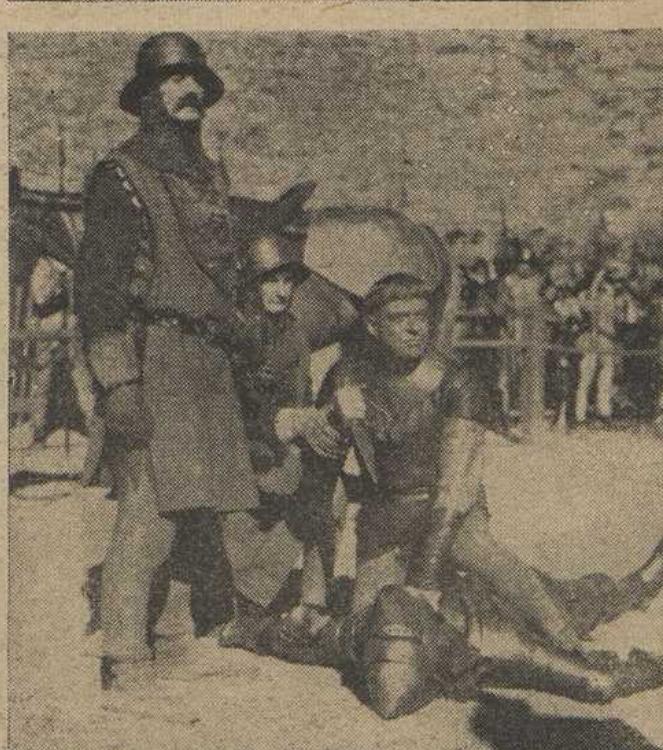
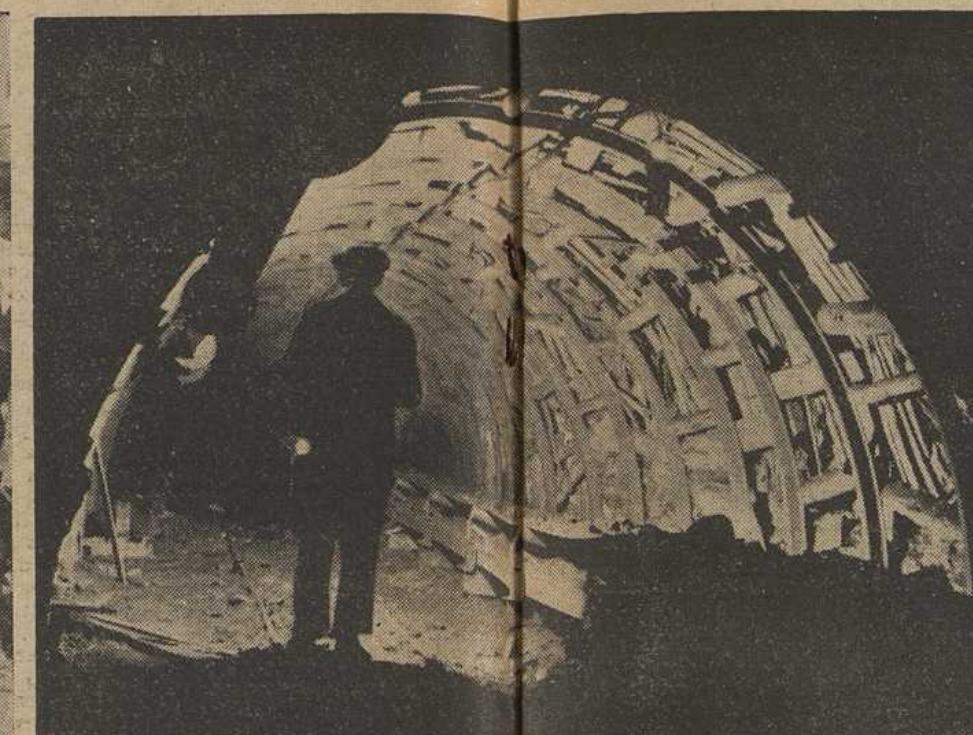
Alors, d'où vient cette conspiration du dédain, ce boycottage systématique, cette mauvaise volonté doublez de mauvaise foi dont sont victimes les films français ? Veut-on, à tout prix, nous prouver qu'une production indépendante française est impossible et que le public est maintenant à ce point intoxqué d'hollywooderies qu'il se refuse à voir nos propres films ?

La encore, les chiffres répondent non.

DES FILMS FRANÇAIS !

CES chiffres, ce n'est pas nous qui les inventons. Ils se trouvent dans une plaquette éditée récemment par une grande salle parisienne : le Rex.

La direction de cet établissement s'est livrée à une



UNE ENQUÊTE...

Quelques films parmi tant d'autres : *"Paysans noirs"*, *"Le Point du jour"*, *"La Maternelle"*, *"Le Crime des justes"*, *"La Ferme des sept péchés"*, *"Du Guesclin"*, *"Vire-Vent"*, *"Tabusse"*.

minutieuse et impartiale enquête auprès du public parisien (et non pas seulement de « son » public). Et elle lui a notamment posé la question suivante : « Préférez-vous des films français ? »

61,3 % ONT REPONDU OUI.

Et, fait curieux, ce pourcentage se répartit ainsi : 37,5 % parmi les gens ayant un pouvoir d'achat très élevé.

61,6 % parmi les gens ayant un pouvoir d'achat élevé.

60,5 % parmi les gens ayant un pouvoir d'achat moyen.

70,6 % parmi les gens ayant un pouvoir d'achat bas.

C'est-à-dire que le peuple de Paris — comme tout le peuple de France — réclame dans sa grande majorité des films français. Et cela malgré tout le brame publicitaire qui est fait autour du moindre film américain.

La preuve est donc faite. Quand on se refuse à passer des films français, on est en désaccord avec le public, on n'a pas d'excuse commerciale ou mercantile, on travaille, de propos délibéré, contre le cinéma français.

UN ENCOMBREMENT MORTEL

Oul, me dira-t-on, mais vous ne considérez là que les salles parisviennes d'exclusivité ; la situation n'est pas la même dans les quartiers. Erreur. Car :

1° Il serait facile de trouver, à l'heure actuelle, plusieurs films terminés depuis longtemps et qui ne peuvent sortir en « sortie générale », parce qu'ils n'ont pu encore trouver une seule semaine pour cette fameuse « exclusivité » sur les Champs-Elysées ou les Boulevards qui est nécessaire à leur lancement ;

2° En ce moment même, la plupart des salles de quartier sont « bouchées » jusqu'en septembre ou octobre.

La vérité est celle-ci : grâce à quelques films-appâts les Américains réussissent (par le système cependant officiellement interdit de la « locomotive » et des wagons) à placer sur notre marché un nombre considérable de films. Nos distributeurs qui n'ont, eux, souvent « en portefeuille » que trois ou quatre films à la fois, ne peuvent se permettre cette pratique.

D'autant plus que les exploitants, méfiant, demandent, sauf rares exceptions, à voir les films français avant de les louer ; alors qu'ils sont bien obligés d'accepter, chat en poche, n'importe quels sous-produits américains s'ils veulent inscrire un jour à leur programme de grands machins en technicolor qui attirent la foule parce qu'ils offrent l'attrait nouveau de la couleur, qu'ils bénéficient d'une énorme publicité et que leur réalisation se ressent de ce qu'ils ont couté, quatre cents, cinq cents millions et parfois plus (fantaisies que nous ne pouvons évidemment nous payer).

ET DEMAIN ?

POURQUOI ce cri d'alarme ?

Parce que les actuelles méthodes de l'exploitation sont en train de tuer à petit feu le cinéma français ou, en tout cas, de le jeter, pieds et poings liés, dans les bras des grands trusts plus ou moins internationaux qui, seuls, peuvent supporter des « découvertes » aussi longue durée.

Comment voulez-vous qu'un producteur moyen résiste à une immobilisation de ses capitaux qui se prolonge douze, voire dix-huit mois ? Comment, surtout, voulez-vous qu'il se permette d'entreprendre un nouveau film alors que la carrière publique — donc les recettes — du précédent est à ce point retardée ?

Et l'on arrive à ce fait paradoxal que plus la production cinématographique travaille, plus elle a de chances de courir à la crise. Et malgré le nombre croissant des salles d'exclusivité passées, à Paris, de vingt-trois en 1939 à quarante-sept en 1948...

Les remèdes ? Ils sont de divers ordres. Contentons-nous, après avoir attiré l'attention sur la sérieuse de la situation, d'en indiquer quelques-uns :

1° Empêcher EFFICACEMENT la location en bloc de plusieurs films ;

2° Obtenir des exploitants qu'ils tiennent compte du désir du public, qui réclame des films français ;

3° Exiger au moins des circuits dans lesquels l'Etat possède des intérêts (SOGEC) qu'ils réservent la priorité aux films nationaux. Ce qui est loin d'être la règle ;

4° Veiller scrupuleusement à l'application du quota ;

5° Organiser un « pool » de la publicité du cinéma français enfin capable de lutter à armes égales avec les Américains.

Il y va de la vie même de notre cinéma. Car, à supposer que la production aille en augmentant, son décalage avec l'exploitation, dans l'état actuel des choses, n'ira qu'en s'aggravant. Et, un jour, elle se trouvera devant un trou béant.

Est-ce cela que veulent les exploitants ? On se refuse à le croire. Car, s'ils n'aperçoivent pas, au-dessus de leur intérêt personnel (et ne lui étant pas du tout contradictoire) l'intérêt du cinéma français tout entier, ils seraient indignes de le servir. Et l'on devrait constater que cette liberté qu'ils réclament à grands cris, ils ne s'en servent que pour aller à l'encontre des goûts du public et d'une façon dangereusement nuisible.

...DE JEAN NÉRY

Dans la salle d'audience où fut condamnée Marie-Antoinette LES RÉALISATEURS FRANÇAIS JOUENT LEUR TÊTE

LES samedi 5 et mercredi 9 février, se sont joués au Palais de Justice de Paris, dans la salle de la Première chambre civile, les deux premiers actes d'un procès dont le résultat est capital pour tous ceux qui font des films dans ce pays. L'indifférence témoignée à l'égard de cette affaire par les cinéastes comme par la presse montre d'ailleurs que l'on ne semble pas, dans les milieux intéressés, accorder à la cause jugée l'importance qu'elle ait pour les auteurs de films. On va voir cependant que c'est toute la question de la propriété artistique, en matière de cinéma, qui est en cause !

La manière dont la partie est engagée montre clairement que chacun de ses adversaires en présence entend plaire au fond et obtenir un jugement qui sera jurisprudence.

Ces adversaires sont, d'une part, le Syndicat des producteurs; d'autre part, l'Association des auteurs de films. En indiquant ainsi les positions, nous schématisons, car, en réalité, on trouve d'un côté de la barre la Société nouvelle des Établissements Gaumont et la Société Pathé-Cinéma, et de l'autre Pierre Blanchard, Bernard Zimmer, Arthur Honegger et la S. A. C. E. M. — contre Gaumont — et Marcel Carné-Jacques Prévert contre Pathé. Mais en réalité tout cela ne trompe personne et nous nous trouvons bien devant un procès producteurs-auteurs de films.

Rapport : « Racine était le Jacques Prévert du XVII^e siècle »

DANS les deux affaires, ce sont les auteurs qui attaquent parce que les films qui ont été signés ont été multipliés par leurs propres producteurs. En gros, la thèse de ces derniers est que l'œuvre dont la réalisation a été permise grâce à leur financement leur appartient, qu'ils en sont les maîtres et qu'ils sont en conséquence libres d'y pratiquer les coupures qui leur semblent judicieuses. Pour justifier ces coupures, M. Saillard qui plaide pour Gaumont a fait état de lettres des groupements catholiques qui exigeaient des suppressions dans *Un seul amour* où l'on avait fait, paraît-il, un usage abusif des crucifix.

Et M. Saillard de conclure que la Société Gaumont ne pouvait tout de même pas négliger un point de vue d'aspects sociaux qui groupait un tiers des spectateurs français d'un film.

De son côté, le brillant M. Rappoport parla pendant plus de deux heures pour défendre la thèse des producteurs. Il ne cache d'ailleurs pas son admiration pour l'un des clients de ses adversaires et déclara que Racine avait été le Prévert du XVII^e siècle, ce qui semble stupéfier la Cour...

Voici quelques-unes des thèses soutenues par les avocats en présence. Il ne s'agit pas, je m'empresse de le dire, d'un compte rendu sténographique et les mots qui vont être écrits ici ne sont peut-être pas exactement ceux prononcés par les avocats ; mais ils gardent en tout cas l'esprit des déclarations de chacun.

M. MIRAT (avocat de Gaumont). — Supposons que le metteur en scène ait un droit moral d'auteur sur son film (ce qui prouve qu'il le lui dénie).

Si l'est, poursuit M. Mirat, d'identifier l'auteur d'un tableau, d'un livre ou d'une pièce, il n'en va pas de même d'un film qui est une œuvre collective. Or le droit moral de chacun des collaborateurs de création trouve sa limite dans les droits de tous les autres. La requête de mon adversaire ne pourrait donc être recevable que si tous ces collaborateurs étaient demandeurs...

M. Mirat s'étonne ensuite que l'on assimile un film à une œuvre d'art impérissable. Que restera-t-il de la pellicule impressionnée dans quelques années ? Absolument rien ! Et il semble vouloir dire : les chefs-d'œuvre du cinéma retourneront bientôt au néant, alors pourquoi faire tant d'histoires !

Et dans sa péroration, M. Mirat affirme que le producteur passant la commande d'un film à un metteur en scène est maître, le travail étant exécuté, de ce film.

À ce point, très en forme lui aussi, nous allons entendre la voix des auteurs.

M. RAULT. — Comment oser prétendre que le producteur est l'auteur du film ? Va-t-on voir un film de Pathé-Cinéma ? Ou de Gaumont ? Ou de Discina ? Non, messieurs : tout le monde sait bien que l'on va voir un film de Marcel Carné ou de René Clair ou de Clouzot...

Le producteur a acquis le droit de représentation d'une œuvre...

Vous nous dites que le producteur ayant commandé un travail est ensuite le maître de ce travail achevé. Pardon ! Je vous rappelle un arrêt de la Cour de Paris rendu contre la Banque de France. Celui-ci avait commandé à Olivier Messiaen le dessin d'un billet de banque. Lorsque le graveur eut livré sa maquette, la Banque de France eut bon droit d'apporter des modifications sans l'autorisation de l'auteur. La Cour a dit que

le film de Marcel Carné pour être inséré dans un court métrage.

M. RIVIÈRE de conclure : « On ne faisait pas mieux sur le boulevard du crime ! »

M. RIVIÈRE. — S'il s'agissait d'une œuvre médiocre, mon argument juridique serait, le même. Mais *Les Enfants du Paradis* ont aussi une signification artistique...

Mon adversaire a dit, parlant au nom des producteurs : « Nous avons le devoir de plaire au public. » Mais justement

Compte rendu de Roger RÉGENT

l'on n'avait pas ce droit de transformer ainsi une œuvre.

Pour M. Rault, il n'y a pas de question : l'auteur d'un film est celui qui l'a fait et non celui qui l'a payé.

Une coupure de 1.700 mètres

À PRES une suspension d'audience au cours de laquelle une caravane d'étrangers vient visiter la salle de cette première chambre : « où fut condamnée Marie-Antoinette... » voici, face à face, M. Rivière et M. Clouzot, respectivement avocat de Marcel Carné-Jacques Prévert et de Pathé-Cinéma.

Rappelons en quelques mots les événements qui amènent les deux parties devant le tribunal. La Société Pathé qui exploite *Les Enfants du Paradis* fit proclamer sous le titre : « Version réduite, d'après Marcel Carné : l'ouvrage dont il avait été coupé, au hasard, mille sept cents mètres ». De telle sorte que l'auteur était facile...



Une des victimes du massacre : « Les Enfants du Paradis ».

rait dans sa version intégrale trois heures dix était ramenée à deux heures pas. Il ne faut pas oublier à ce droit si l'on veut à son tour faire respecter le droit moral de l'auteur...

Marcel Carné et Prévert firent saisir le film au Capitole, rue de la Chapelaine, demandèrent le rétablissement des passages supprimés dans toutes les copies en exploitation et un million de dommages-intérêts pour préjudice causé...

M. Rivière établit d'abord la notoriété mondiale de Jacques Prévert, poète, et de Marcel Carné, metteur en scène. Il lut de nombreuses coupures de presse émanant des quatre coins de la terre où les *Enfants du Paradis* allaient porter la voix de la France et faire à notre pays la plus chaude propagande. M. Rivière fit ensuite la genèse du film, racontant comment une conversation avec Jean-Louis Barrault donna à Prévert et à Carné l'idée de tourner un film sur Debussy, et les Fumambules, montrant bien ainsi que la maison Pathé n'avait pas la moindre part dans la conception artistique de l'ouvrage. (Et d'autant moins que le producteur, au départ, était André Pauvret et non Pathé-Cinéma qui ne reprit le film qu'à la fin de 1943, alors qu'il était déjà à moitié tourné !)

Le producteur a été attaqué à rendre très objectivement la physionomie des débats et il n'est pas dans nos intentions d'accabler systématiquement les producteurs — comme le font certains — ni de charger de tous les péchés les metteurs en scène — comme d'autres ont pris le parti de le faire. Nous voulons honnêtement apporter à ce procès un point de vue qui nous paraît juste et inattaquable.

Par quelque bout que l'on prenne l'affaire, il apparaît tout d'abord impossible que le producteur soit considéré comme l'auteur d'un film. Il y a là quelque chose d'inconcevable, d'injuste et d'immoral.

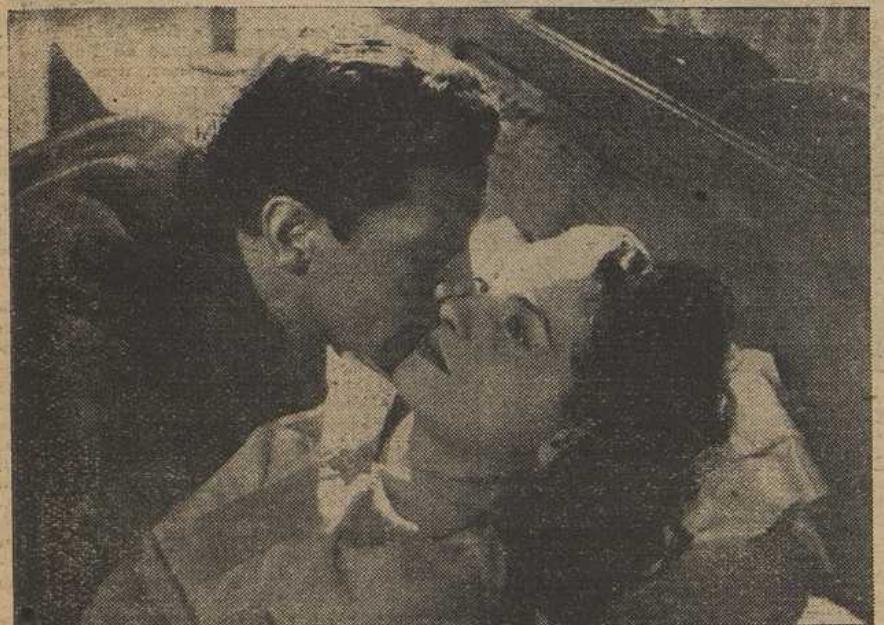
Quand on nous dit : le producteur a commandé et payé le film, donc il en est l'auteur, ce n'est pas sérieux. Le

gouvernement de 1936 a commandé le Palais de Chaillot à Auguste Perret, Carlo et quelques autres : où ne viendrait certainement pas à l'idée de M. Léon Blum de penser qu'il est l'auteur de ce magnifique groupe architectural !

Je ne me servirai pas de la comparaison facile qui consiste à assimiler le producteur à un éditeur, lequel n'a évidemment pas le droit de supprimer un ou plusieurs chapitres d'un ouvrage qu'il édite ; car, soyons juste, le rôle du producteur est plus important que celui de

mon adversaire à dire, parlant au nom des producteurs : « Nous avons le devoir de plaire au public. » Mais justement

LES DIEUX DU DIMANCHE : Un film agréable et sympathique, le premier sur les milieux du football (Français)



Marc Cassot et Claire Maffei.

Scén. : Pierre Jarry et René Lucot. Adapt. et dial. : Pierre Jarry. Réal. : René Lucot. Interpr. : Claire Maffei, Marc Cassot, Alexandre Rignault, René Génin, Chamarat, Germaine Del, Jeanne Léon, André Daurand, Denise Précourt. Images : René Gaveau. Décor. : Robert Hubert. Musique : Jean Yatov. Prod. : Service films.

Antoine et Antoinette, de Claire Maffei : 3^e film de Jacques Becker, elle demeure, croyons-nous, parmi les comédies les plus réussies et les plus émouvantes dramatiques. Elle est excellente dans la deuxième partie du film et donne toujours une note de justesse à son personnage. Alexandre Rignault est très bon aussi. Mais la révolution, ce sera peut-être le jeune Marc Cassot, à peu près inconnu, qui joue le rôle du gardien de but ! Il est remarquable de vérité d'aisance à se mouvoir dans la fortune et dans la défaite ; et, dans les scènes de sport, on voit qu'il sait plonger et bloquer une balle.

Car il faut reconnaître que l'action se déroule dans les meilleures du football. Pierre Jarry, auteur du scénario, a montré ce qu'est la passion du sport dans un petit village français ; son héros est un jeune *goal* qui devient célèbre, international, puis connaît le déclin à la suite d'une blessure de guerre. La jeune fille du pays qu'il a épousée suit mal son ascension, s'efforçant de mettre un frein à son ambition et à ses caprices. C'est finalement avec elle qu'il reviendra dans le petit village de leur enfance où il y a des jeunes à former et à entraîner. Les dieux du dimanche se suivent et, selon toute vraisemblance, se ressemblent...

Roger RÉGENT.

POUR trois raisons, au moins, on attendait avec impatience la présentation des *Dieux du dimanche*.

1^e C'est le premier grand film d'un jeune auteur de documentaire : René Lucot.

2^e C'est la deuxième apparition sur l'écran, après son grand succès dans

Et voici l'avis d'un sportif : FRANÇOIS THÉBAUD

LORSQUE René Lucot annonça, il y a un an, à la presse sportive, son intention de réaliser un film dont l'action se déroulerait dans les meilleurs du football, peu de personnes croirent qu'il réussirait. Lucot était un peu un homme du bâtiment. Il n'avait pas attendu pour fréquenter assidûment les tribunes des stades.

Toutefois, nul ne dissimula des appréhensions, justifiées par nombre de précédents fâcheux, qui concernaient d'autres milieux sportifs. Sur des thèmes sentimentaux d'une effroyable banalité, auteurs et metteurs en scène avaient pris si souvent de telles libertés avec la simple vraisemblance du « cadre » que le spectateur le moins averti des choses du sport était en droit de souhaiter avec indulgence une réécriture.

En cette fois, le procès en cours est un procès en fond. Les juges sont devant un problème très grave. Ce qui est inénarrable, c'est que ce problème ait même été posé par les producteurs, comme si l'on pouvait mettre en question l'évidence, dans le pays de la clarté où « ce qui se connaît bien... »

POUR trois raisons, au moins, on attendait avec impatience la présentation des *Dieux du dimanche*.

1^e C'est le premier grand film d'un jeune auteur de documentaire : René Lucot.

2^e C'est la deuxième apparition sur l'écran, après son grand succès dans

le cinéma : Mardi 15 fév. : La pauvre amour (Griffith). Mercredi 16 fév. : Le cabinet du Dr Caligari (R. Wiene). Jeudi 17 fév. : Le lys brisé (Griffith). Vendredi 18 fév. : Cauchemar et superstitions (D. Fairbanks). Samedi 19 fév. : La charrette fantôme (Sjöström). Dimanche 20 fév. : Le signe de Zorro (D. Fairbanks). Lundi 21 fév. : Le gosse (Chaplin).

En entrée l'exposition « Naissance du cinéma » est ouverte tous les jours de 13 heures à 20 heures (jours fériés compris) sauf les mercredi et jeudi (faute de courant).

Le nouveau MIROIR DES VÉDETTES est consacré à YVES MONTAND

32 PAGES DE TEXTE 25 fr. et d'illustrations : Le nouveau MIROIR DES VÉDETTES est consacré à YVES MONTAND

qui ont doublé Marc Cassot.

Le réalisateur technique des pha-

ses de matches était délicate.

Dans l'ensemble, elle a été réussie,

bonne, trop souvent les mouve-

ments du jeu, captés de loin, lais-

sent à la fois une impression de flou et de flaque qui auraient, semble-t-il,

pu être atténuée par un usage judi-

cieux du « demi-ralenti ».

Le solution au problème du dou-

blage fut difficile. Marc Cassot a

l'allure et partage le style technique

du gardien de but. Il ne parvint pas

toujours à terminer en gros plan,

avec l'exactitude qu'on pouvait at-

teindre des gestes très naturels et

très esthétiques esquissés par Da Rui, Vignal, Mattioni, qui furent parfois

des « substituts ».

Ces réserves ne diminuent pas la

valeur générale et l'exactitude techni-

que d'ensemble des *Dieux du diman-*

che

ce. Il n'est pas douteux que la sim-

ple histoire qu'est le sport en

général et le football en particulier

ne trouve auprès des joueurs une

audience large et sympathique.

qui ont doublé Marc Cassot.



Une scène mouvementée et réaliste dans les milieux de la pègre : « Brighton Rock ».

LE GANG DES TUEURS : Bonne adaptation d'un livre important (Anglais v.o.)

BRIGHTON ROCK
Scén. : Graham Greene et Terence Rattigan, d.ap. G. Greene. Réal. : John Boulting. Interpr. : Richard Attenborough, Carol Marsh, William Hartnell, Harcourt Williams, Wylie Watson, Nigel Stock. Images : Harry Waxman. Musique : Hans May. Prod. : Boulting Bros. 1947.

VOICI enfin un film tiré de Graham Greene (l'un des cinq ou six romanciers vivants dignes de ce nom), à l'adaptation duquel l'auteur a collaboré ; il est, dans l'ensemble, fidèle à l'œuvre originale, et dans l'intrigue, et dans l'esprit. En outre, dru, vral, sensible. Il est si raisonnable au moins de le voir :

1^{er} Il est d'une observation rigoureuse dans tous les détails : l'orchestre de plage ; les chaises-longues sur lesquelles il est écrit : *six pence, trois heures* ; le Luna-Park local ; les *pubs* ; la jetée et ses moulinetiers promeneurs dominicaux ; le *bell-boy* du palace. Que sais-je ? On à l'impression, non seulement de voir, mais de sentir, de sentir. Il est rare qu'un film pousse l'observation documentaire jusqu'à cette sensibilité et cette puissance sensorielles.

2nd C'est pas exception, et à ma connaissance pour la première fois dans une œuvre de valeur indéniable, le portrait de l'Angleterre en marge, de la pègre, à quoi s'efforce ce film anglais. Non que la pègre survole nécessairement tout film, si ce n'est dans l'ordre du pittoresque. Mais, ici, il y a la nouveauté, la hardiesse, et surtout l'infatigable justesse de ton.

3rd Ce film s'égale en violence et en tension aux meilleurs *thrillers* américains, mais sans jamais s'égarer dans l'absurde et sans jamais lâcher le fil du récit. La poursuite du début, où le gang traque sa victime parmi les promeneurs du week-end au coude à coude, est un modèle du genre.

4th L'adaptation est exceptionnellement bonne, ce qui est d'autant plus méritoire qu'il s'agit, en même temps, que d'un *thriller*, d'un essai de jansénisme catholique.

5th Les personnages tiennent leur place dans le récit, et se peignent par là eux-mêmes, avec une admirable efficacité, due à la fois aux vertus de la narration et à celles de la « distribution », qui est excellente.

6th Richard Attenborough a réussi une composition de gangster qui croit en

Dieu et qui se donne sciemment tout à fait inoubliable. C'est ce qui donne au film son contenu métaphysique. Voici, en quelques semaines, trois fois que je le vois — dans *The Man within*, aussi d'après Graham Greene, dont ce fut, sauf erreur, le premier roman ; à Londres, dans *The Guinea pig* ; ici enfin, et l'impression est plus forte. Il y a une sorte de continuation : c'est qu'il était, entre tous ces rôles et tout autres, pour interpréter Pinkie, le tueur adolescent — si peu adolescent d'ailleurs — de *Brighton Rock*. On dirait que ses autres créations convergent vers celle-là.

Jean QUEVAL.

L'ÉCHAFAUD PEUT ATTENDRE : Paul Bourget chez la haute pègre (Français)

L'ÉCHAFAUD PEUT ATTENDRE
Scén. : Albert Valentin. Adapt. et dial. : Denis Marion et André Haguet. Réal. : Albert Valentin. Interpr. : Jany Holt, Paul Bernard, Jean Desailly, Jean Astor, Jean Debucourt, Charles Lemontier. Images : Perrin. Décors : R. Druard. Musique : Marcel Landowski. Prod. : Co-
do-Cinéma, 1948.

Il y avait peut-être un bon point de départ pour une énigme policière : la mort de l'Anglais en marge, de la pègre, à quoi s'efforce ce film anglais. Non que la pègre survole nécessairement tout film, si ce n'est dans l'ordre du pittoresque. Mais, ici, il y a la nouveauté, la hardiesse, et surtout l'infatigable justesse de ton.

En revanche nous rencontrons le trio classique des romans de feu Paul Bourget (et de quelques autres) : monsieur, madame et l'ami, avec son lot de cas de conscience, d'impratiques du cœur, de petits doigts en l'air et de langage fleuri. Et comme ce trio à des occupations que les honnêtes gens réprouvent. Voici en gros ce que cela donne :

Le mari (Paul Bernard) à **Jean Desailly** : — Tu viens, mon vieux. Nous avons une journée terriblement chargée.

Desailly : — Mais oui, avec plaisir. (A Jany Holt, femme de Paul Bernard.) Vous nous pardonnerez, chère amie.

Jany Holt ayant pardonné, les deux hommes vont cambrioler un marchand de timbres qu'ils assassinent accessoirement.)

Ou bien encore :

LE DIBBOUK : Une réapparition grandiose (parlant yiddish)

Scén. : Stan S. An-Ski. Interpr. : Motoweki, Lili Liliana, Liebgold, Samberg, Liepman. Musique : Hénoch Kohn. 1938.

C'est pas un « film de la semaine » puisque, tourné en Pologne il y a plus de dix ans, il a déjà été présenté à Paris avant la guerre. Si nous tenons néanmoins à le signaler ici c'est qu'il ne mérite pas l'oubli où l'ont jeté les historiens du cinéma (je ne l'ai trouvé qu'aujourd'hui dans *l'Art du film* de G. T. Smith) et qu'il est généralement très mal connu même des plus acharnés cinéphiles. Cœu-ci, au moins, ne doivent pas manquer de le voir à l'occasion du fugitif passage de quinze jours qu'il fait en ce moment dans une salle parisienne.

Le Dibbuk est presque une œuvre de ciné-club — ou, si l'on veut ce que Jean Cocteau appelle un « film de 16 mm » bien qu'il soit évidemment en 35, comme *Le sang d'un poète* — en ce sens que parlant yiddish, il ne saurait toucher ces larges masses de spectateurs qui font d'ordinaire le succès d'un film. Son esprit appartient à un univers à une mythologie, bien mal connus de notre égoocentrique civilisation latine-chrétienne. La sombre légende qu'il fait vivre sous nos yeux nous paraît aussi étrange que l'histoire de Saint Tarcisius, imaginée, présentée à un coole chinois.

Mais pour qui sait voir et entendre, nous ne convient plus au cinéma que

Dieu et qui se donne sciemment tout à fait inoubliable. C'est ce qui donne au film son contenu métaphysique. Voici, en quelques semaines, trois fois que je le vois — dans *The Man within*, aussi d'après Graham Greene (1).

Si j'en crois le générique, le producteur est Ray Boulting, et le metteur en scène John Boulting, frère du précédent. Je préfère croire le générique. Je ne sais pas plus pourquoi *Le Rocher de Brighton*, d'après un livre traduit en français par Marcelle Sibon et publié par Julliard-Laffont, est devenu le *Gang des tueurs* au cinéma. Il y a de tristes soupirs.

Jean QUEVAL.



Lili Liliana.

expression d'un mysticisme périmé, surtout lorsqu'il joint comme celui-ci à l'âme de l'Europe centrale, le geste de l'Orient. Rien n'est plus bouleversant que ces images de la vie quotidienne et de la liturgie juive, traitées dans un style où le mouvement a moins à faire que la plastique (c'est assez lent) et qui rappelle le *Dieu Ira* de Dreyer, par les sens des visages et *Vertes Paturages* par le sens quasi biblique de la foule.

Oui, un bien beau film que beaucoup

...

LES QUATRE JUSTICIERS : de pauvres mousquetaires ! (Am., d.)

LE DIBBOUK

Réal. : Edgar Wallace. Interpr. : Hugh Sinclair, Griffith Jones, Francis L. Sullivan, Basil Sydney, Frank Lauton, Anna Lee.

Scén. : John Huston, d.ap. Edgar Wallace. Interpr. : Humphrey Bogart, Tim Holt, Walter Huston, Bruce Bennett, Barton Mc Lane. Images : Ted McCord. Son : R. B. Lee. Décor : Fred Mc Lean. Musique : Max Steiner. Prod. : Warnar. 1948.

Qui a dit, un jour, que les Anglais n'avaient pas d'imagination ? Ce film en est la triste réfutation. Il voudrait essayer de moderniser Alexandre Dumas et nous faire croire qu'on peut encore, simple citoyen, avoir à l'heure actuelle une quelconque influence sur les destinées de l'humanité. Autant vouloir lutter à poings nus contre une bombe atomique !

C'est, au fond, une entreprise à laquelle nous assistons. Quatre hommes, un acteur et un grand couturier, s'amusent à jouer les redresseurs de torts. Mieux même, ils se mêlent de sauver l'Empire britannique de la destruction dont le menace une mystérieuse (!) puissance étrangère. Et, avec l'aide d'une jeune journaliste un peu égarée, ils y parviennent. L'un d'eux réussit même, grâce à un habile maquillage (doit-on préciser que s'agit de l'acteur ?) à prendre le rôle de l'empereur de Chine qui, pendant ce temps, agresse tout doucement dans sa baaignoire.

Tout cela est abhurissant de naïveté et l'on s'étonne que ces histoires à dormir debout tentent encore quelques auteurs.

De consciencieux acteurs de second ordre : Hugh Sinclair, Griffith Jones, Francis L. Sullivan et Anna Lee sont les personnages purement fictifs de cette aventure d'une autre époque.

Jean NERY.

Mais pour qui sait voir et entendre, nous ne convient plus au cinéma que

LE TRÉSOR DE LA SIERRA MADRE : Version tragique de « La Ruée vers l'or » (Américain, v. o.)

LE TRÉSOR DE LA SIERRA MADRE

Scén. : John Huston, d.ap. Edgar Wallace. Interpr. : Humphrey Bogart, Tim Holt, Walter Huston, Bruce Bennett, Barton Mc Lane. Images : Ted McCord. Son : R. B. Lee. Décor : Fred Mc Lean. Musique : Max Steiner. Prod. : Warnar. 1948.

La *Ruée vers l'or*, version tragique. L'argument du *Trésor de la Sierra Madre* est tiré d'un roman du mystérieux auteur américain B. Traven (qu'on croit d'origine allemande, mais que nul n'a jamais vu).

Motor : l'or. Aboutissement : la mort. Dès le début, c'est réglé comme du papier à musique, et l'action, qui ne dévierait pas d'une ligne, est menée selon les canons de la plus pure construction classique.

Trois modernes Argonautes, Dobbs (Humphrey Bogart), Curtin (Tim Holt) et le vieil Howard (Walter Huston), pittoresques mendiants d'une ville désolée du Mexique central, Tampico, ont lié connaissance dans un asile de mort et décident de partir à la recherche de l'or.

Des semaines de marche dans un pays désert et rocheux où l'on risque chaque jour de mourir de soif ou de la morsure d'un serpent venimeux les amènent tout doucement dans sa baaignoire.

Tout cela est abhurissant de naïveté et l'on s'étonne que ces histoires à dormir debout tentent encore quelques auteurs.

De consciencieux acteurs de second ordre : Hugh Sinclair, Griffith Jones, Francis L. Sullivan et Anna Lee sont les personnages purement fictifs de cette aventure d'une autre époque.

Jean NERY.



Humphrey Bogart et Tim Holt, clochards dans les rues de Tampico.

odieuse de défiance qui va bientôt aller à qu'a une haine féroce.

Chacun s'épile, soupçonne les deux autres de vouloir l'assassiner, pour lui voler son or. On ne dort plus la nuit. On travaille avec une main sur la crosse de son revolver. Pour un rien, on s'entrebat.

Devenus riches, les compagnons prennent le chemin du retour. Le vieil Howard reste avec des Indiens qui ne veulent pas de laisser partir. Il rejoindra plus tard.

Restés seulement deux, Dobbs et Curtin deviennent de plus en plus haineux.

Personne n'est plus là pour les tempérer. La cupidité les rend fous. Ils en viennent rapidement aux mains. Désormais, il faudra que l'un des deux meure : le premier qui s'endormira. Au cours d'une halte, Curtin, harassé, succombe enfin au sommeil, la main crispée sur la crosse de son revolver. Dobbs l'abat sans scrupule, et, emporté de son succès, il s'endort dans un autre sommeil. Des bandits abattent cette loque humaine pour — à dérisio ! — lui voler ses chaussures et, prenant l'or pour du sable, ils dispersent au vent la précieuse poussière, symbole de la vanité des entreprises humaines.

De la tragédie, ce film a la sobriété dépouillée, la neteté géométrique de l'intrigue. Surtout, il possède ce déroulement quasi automatique que lui confèrent les deux héros. Ainsi, dès le moment où ils ont quitté le monde civilisé pour entrer dans cet équivalent du « lieu clos » qu'est l'étendue déserte, nous connaissons la fin de l'aventure. Aucun événement extérieur (sauf l'attaque des bandits, qui pourrait diriger l'équilibre dramatique dans un autre sens, mais elle est repoussée et les choses reprennent leur cours logique) ne peut plus intervenir sur la destinée des héros. Les passions des protagonistes, défiance, puis cupidité, puis haine, ne peuvent pas s'exprimer pour atteindre leur maximum après la suppression, fort heureux, d'un personnage (le départ d'Howard) et aboutir, à partir de ce moment, à la mort d'un des deux antagonistes ainsi abandonnés face à face. Notons que, selon la tradition tragique, les héros ne sont en aucune façon victimes des événements : ce sont eux qui provoquent leur perte, avec une terrible persévérance. Leur drame est intégral.

Mal à dire franchement les choses, sur le plan humain comme sur le plan strictement dramatique, l'œuvre n'est pas une réussite. Il est fait un détourage autrement rigoureux pour nous amener à subir les transes du personnage de la paysannerie hollywoodienne. Après maintes images empreintes d'un sadisme rappelant *Un chien andalou* et *L'Age d'or*, nous apprenons qu'il y avait davantage d'argent enregistré intégralement en métal. L'adjonction des brûtris et de la musique n'en lieu qu'apprécier coup !

A vrai dire, le scénario de Rune Hagberg est assez déconcertant. Il n'évite pas une réussite. Il est fait un détourage autrement rigoureux pour nous amener à subir les transes du personnage de la paysannerie hollywoodienne. Après maintes images empreintes d'un sadisme rappelant *Un chien andalou* et *L'Age d'or*, nous apprenons qu'il y avait davantage d'argent enregistré intégralement en métal. L'adjonction des brûtris et de la musique n'en lieu qu'apprécier coup !

Le danger aurait été « d'en remettre », d' « étoffer » l'histoire par des surcharges inutiles (en faisant appeler, par exemple, au ressort érotique, dont on munit presque toujours ce genre de film). Ce n'est pas le cas ici. La seule erreur, c'est la fin surajoutée, avec le retour de Curtin, que Dobbs avait seulement blessé. La logique dramatique exigeait qu'il soit mort aussi.

Le film dégénère dans une atmosphère étouffante de violence contenue, allant quand même se déchirer, jusqu'au sadisme la brutalité inouïe de la bagarre, au début à Tampico.

John Huston, qui n'a encore réalisé que très peu de films, est un metteur en scène de grande classe. *Le Trésor de la Sierra Madre*, après *Le Faucon maltais*, nous le prouve. Son style se définit par une précision minutieuse, la concision du récit, une parfaite adaptation des moyens d'expression à l'histoire, toute gratuité exclue, et cette façon qu'il a de dire moins pour exprimer plus. Il n'apparaît jamais derrière ses personnages, se contentant de tirer les ficelles de leur rare efficacité. A mi-chemin entre les deux pôles hollywoodiens, la naïveté de *Capra* ou la « noirceur » de *Wilder*, il se caractérise par un scepticisme froid tempéré d'optimisme (voir la scène finale du « Trésor », entre Howard et Curtin).

Interprétation remarquable de Humphrey Bogart, Tim Holt et surtout Walter Huston, le père du metteur en scène.

Un des meilleurs films américains à mon avis que nous ayons vus ces dernières années.

Robert PILATI.



Le trio : Jean Desailly, Jany Holt, Paul Bernard.

30^e mille
MARGUERITE MORENO
Souvenirs de ma vie
vol. 420 fr.
tutus 720 fr.
EDITIONS DE FLORE



Rune Hagberg et Ami Aaroë.

Certains tableaux de Van Gogh nous montrent certes, et sans le vouloir, le cheminement d'une démente avec plus de sensibilité et de variété que ce film. Mais cette naïveté imprévue vaut d'être saluée pour son intérêt expérimental pour la rare intelligence qu'elle apporte à la recherche d'expressions nouvelles à l'écran. Espérons pourtant que le tempérament de Rune Hagberg choisira pour se manifester des domaines moins insolites que celui des anomalies mentales.

Raymond BARKAN.



Les blondes se suivent mais...

EELLES sont toutes les deux blondes, vedettes toutes les deux, s'habillent l'une et l'autre chez Jacques Fath et... Je vous les présenterai aujourd'hui dans les principaux rôles qu'elles assument dans deux films policiers : *Entre onze heures et minuit* et *Bal Cupidon*.

Madeleine Robinson et Simone Renant diffèrent profondément en ce qui concerne leurs goûts et leurs tendances...

Chez Jacques Fath, M. Alain qui s'occupe spécialement des artistes de cinéma nous dit :

— Madeleine Robinson aime la ligne classique... Si par hasard, il lui prend fantaisie de choisir un ensemble tant soit peu féminin, il se glisse dans ce choix un brin d'exotisme : elle aime l'ample jupe gitane et le haut volant qui tournoie, virevolte au rythme du caprice et de la passion. Elle adopte alors le décolleté bateau qui révèle ses épaules splendides... A part ce léger écart à ses principes, elle revient vite au tailleur strict, au chapeau « très à la tête »...

... Madeleine Robinson est une femme à l'esprit droit, positif. Elle n'est jamais en retard à ses rendez-vous. Elle ne s'ennuie jamais non plus.

— Elle est épantante, affirme M. Alain avec enthousiasme. Vous pourrez savoir ce qu'est sa tenue idéale... Un pull-over, un pantalon et une canadienne.

Et il ajoute :

— Tout le monde l'aime parce qu'elle est simple et gaillante avec tout le monde...

Pour elle, Jacques Fath a créé une multitude de bretelles — sa coiffure de préférence (tout comme Hélène Perdrère... et Michèle Morgan). Elle en a en antilope, en feutre, en piqué, en taffetas pour le soin... et, pour le sport, c'est le bretet basqué, bien sûr, qu'elle adopte.

Vous la verrez dans *Entre onze heures et minuit* porter ce tailleur sobre, de lainage noir à cravate d'écureuil, accompagné de gants d'antilope aux manchettes doublées de ce pelage fauve ocellé de noir. Elle vous apparaîtra aussi dans un déshabillé de plusieurs épaisseurs d'organza rose et noir sur fourreau de satin rose.

— Simone Renant? nous confie M. Alain, ce n'est pas une femme. C'est la femme, avec tout ce que ce terme comporte de charme, de grâce infinie... Elle est vaporuse, exquise... Entendez par là qu'elle adore les nuances de l'alle, les collettes, les capelines immenses, les gants aux tons de pastel, montant très haut sur ses jolis bras... Notez bien qu'elle est ravissante aussi en tenue de sport quand elle consent à endosser le pantalon, le short et le blouse...

... Dans *Bal Cupidon*, Simone Renant sera séduite par sa sévère robe noire d'avocate, avec ses cheveux lissés châtaignement tirés, mais... elle portera aussi un déshabillé de satin gros orné de guipures noires sur une chemise de nuit de mousseline perle, une robe « Béatrice » en faille grise, fourreau reconvertis d'une tunique asymétrique en pointe. Un boléro voile le grand décolleté ennuagé de tulle. Le chapeau sera de tulle également, « basculé » devant, et une robe de soie argente, imprimée noir avec un double boutonnage de chaque côté de la jupe...

... Chez Jacques Fath, les blondes se suivent mais ne se ressemblent pas...

Cécile CLARE.

Pour Tierney, l'Écran français est une robe sobre et juvénile que portera Claire Maffei

POUR présenter sa collection, Tierney a eu l'heureuse idée de baptiser certaines de ses robes du nom de quelques grands héros-mémoires.

C'est ainsi qu'à l'ÉCRAN FRANÇAIS est échue une magnifique robe de mariage mariée et mère de famille. Une robe « à métamorphoses ». Une cape à larges et souples godets devient, au gré de la fantaisie, un tablier, une robe de côté pour obéir aux amusantes excentricités de l'asymétrie triomphante ce printemps. La cape-tablette est doublée de mousseline citron et une pointe « cow-boy » ce que je vous laisse deviner.

Et notre charmante vedette Claire Maffei, l'inoubliable Antoinette du film de Jacques Becker, devenue femme d'un des « Dieux du dimanche », a également d'assez réussie cet ensemble qu'elle portera bientôt sur la scène...

... Ce qui prouve que si le journalisme ne nourrit pas toujours son homme, il lui advoit parfois, en revanche, d'admirer de jolies femmes.

C. C.



DEUX DES CREATIONS DE JACQUES FATH POUR L'ECRAN

Ci-dessus : une des robes que portera Simone Renant dans « Le Bal Cupidon » : soie imprimée grise et noire, double boutonnage sur la poitrine.

Ci-dessous : tailleur en lainage noir avec cravate et gants en écureuil. Madeleine Robinson le portera dans « Entre onze heures et minuit ».



LETTRES DE BEAUTÉ

CHÈRES lectrices amies, je suis allée rendre visite, hier, à une vieille amie que je revois de temps en temps, avec plaisir, bien que ses cheveux soient blancs et ses principes austères... Elle a deux grandes filles de seize et de vingt ans : Clémie et Laurence. Je connais Clémie et Laurence depuis leur petite enfance mais elles n'ont pas — comme on dit — poussé sous mes yeux : de grandes marges de temps me séparent d'elles. Mieux que leur mère, je me suis rendue compte des modifications et des contrastes qui s'établissent entre elles. Clémie était « une petite fille modèle », elle l'est restée : obéissance, discrétion, prudence. Laurence, elle, a ce que l'on appelle « un caractère ». Plus indépendante, plus rouée aussi : elle plie d'apparence aux volontés maternelles, mais n'en fait qu'à sa tête la plupart du temps... mais avec quelle adresse... Je ne puis m'empêcher de sourire quand je découvre l'un de ses stratagèmes...

Tant que mes filles ne seront point mariées, déclare mon amie d'un ton sévère, je leur défendrai d'utiliser le rouge à lèvre et la poudre... Encore moins ces épouvantables fards pour les yeux qui donnent aux fillettes modernes de faux airs de « femme de mauvaise vie »...

Pauvre, pauvre amie...

Je regarde Laurence : Laurence au teint délicatement nuancé, aux paupières légèrement ambrées, aux lèvres si fraîches... Laurence se fâche, mais cela ne se voit pas...

Je sais quel est son secret : en cachette, elle utilise « l'Harmonie des couleurs » de Max Factor et sa mère n'y voit... que du rose!

CLORINDE.



Mesdames, à partir de la semaine prochaine grâce au

BON-VEDETTE de l'« ÉCRAN FRANÇAIS »

vous pourrez vous procurer les robes que portent vos vedettes préférées

A DES PRIX IMBATTABLES !

GRACIEUSEMENT

En vous recommandant de

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Vous recevrez

“LA BELLE SAISON 49”

24 pages

48 photos

Tirage deux couleurs

Le dernier album “JAN”

Véritable revue
des chapeaux en vogue à Paris

RETEZEL-LE DE SUITE POUR LE RECEVOIR
DES SA SORTIE DES PRESSES

JAN, 14, rue de Rome, 14 - PARIS

COIFFURES NOUVELLES

PIERRE & CHRISTIAN

“Faubourg Saint-Honoré”



- CHARME EXQUIS, délicate féminité, ce sont les attraits de la mode actuelle de la Coiffure.
- LA COIFFURE D'AUJOURD'HUI ADAPTEE A VOTRE VISAGE, telle est la merveilleuse formule qui fait de « PIERRE & CHRISTIAN » les Coiffeurs en Vogue du Faubourg Saint-Honoré.
- A PARIS : PIERRE & CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 26-08.

A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VELEZ.

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE PARIS



LA MONTRE DE QUALITÉ

G 58 Montre-bracelet dame, verre optique très homme 3.485

U 58 QUALITÉ LUXE 4.485

U 58 WATERPROOF STAINLESS 4.825

R 58 STANCHÉ DE LUXE 2.522

ancre 15. rubis 2.522

NOS PETITES ANNONCES

● Si vous cherchez du travail.

● Si vous désirez un logement meublé ou non.

● Si vous voulez vous défaire de votre bibliothèque ou de quelques belles pièces de collection cinématographique dans de bonnes conditions.

En général pour tous vos besoins, utilisez les PETITES ANNONCES de l'ÉCRAN français.

Par la diversité de ses lecteurs, par l'ampleur de sa diffusion, cette journal vous assurera le meilleur rendement.

Notre petites annonces sont très partout, par tous.

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'Écran français, 18, rue du Croissant, Paris (2e), accompagnées de leur montant, 34 lettres, chiffres ou espaces pour une ligne. Les réponses pourront être envoyées à l'Écran français, 18, rue du Croissant, Paris (2e), sous double enveloppe cachetée, timbrée à 15 francs, avec le numéro au crayon.

DÉMANDES D'EMPLOIS

La ligne : 35 francs.

J. H. photographe-tireur ch. place préf. Paris Sud-Ouest. Ecr. Vilain, 3, rue Gaston-Périer. La Rochelle.

MARIAGES

La ligne : 55 francs.

J. H. 27 a., sit. ay. appart. dés. confr. J. f. d'intér. sit. mod. st. Ecr. 659.

J. f. 38 a. aim. arts lib. dés. connaît. M. mêmes goûts. Ecr. 661.

COURS, LECONS, ECOLES

La ligne : 85 francs.

L'orthogr. et le style s'apprennent à la place et corresp. Blayac, 62, rue Turcenne.

M. M. P. P.

Société Nationale des Entreprises de Presse IMPRIMERIE CHATEAUDUN 59-61, rue La Fayette, Paris 9^e.

LETTERS

françaises

à l'occasion de notre réouverture, nous offrons aux

1000 premiers

LECTEURS

notre Coucou rustique en bois sculpté, mouvement précision garanti 5 ans

au Prix exceptionnel de

450¹ 580¹ 750¹

dépendent la pensée et la culture françaises

Grand modèle de luxe

Paiable à la réception et complète satisfaction.

Adresser de suite votre commande, accompagnée de la présente annonce à

LA PROPAGANDE

51, Rue du Rocher, PARIS-8^e

EN VENTE PARTOUT : 20 francs

37

RÉDACTION : 25, rue d'Aboukir, PARIS-2^e

Téléphone : TURbigo 52-00

ADMINISTRATION - PUBLICITE : 18, rue du Croissant

PARIS 2^e - Téléphone GUT 92-50

ABONNEMENT : FRANCE ET UNION FRANÇAISE

Trois mois : 230 fr. - Six mois : 420 fr. - Un an : 800 fr.

ETRANGER : Six mois : 800 fr. — Un an : 1.300 fr.

Chaque semaine

RADIO-Revue

Tous les programmes

16 pages, 12 fr.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 20 francs.

Compte C.P. Paris : 5067-78
Les abonnements partent du 1^e et du 15 de chaque mois.

Le Directeur-gérant :
René BLECH

L'ÉCRAN français

L'HEBDOMADAIRE
INDEPENDANT
DU CINEMA

A PARU CLANDESTINEMENT
JUSQU'AU 15 AOUT 1944

Le film d'Ariane

Le progrès, comme vous le savez, ne connaît pas de limites. Qu'importe aux savants les préoccupations intéressées de quelques-uns : ils travaillent pour la postérité et pour le genre humain en général. Ou du moins, ils croient le faire, car les commerçants ont vite fait de mettre le bâton à ces visées trop idéalistes.

Le baiser de la mort

Il est inutile de rappeler, par exemple, les obstacles mis au développement du film en couleurs par la société Technicolor qui possède maintenant un nombre respectable de brevets... dont elle se garde bien, évidemment, de se servir, pour ne pas porter atteinte à son propre procédé.

Voici que, dans un autre domaine : la télévision, le même coup risque de nous arriver.

Le cinéma, déjà, craint la concurrence de sa sœur cadette. Mais le fait que les postes récepteurs de télévision ne possèdent qu'un écran réduit limite, jusqu'à présent, leur utilisation.

On annonce cependant qu'un inventeur américain a trouvé le moyen d'agrandir l'image télévisée jusqu'à la projeter sur un écran de dimensions normales avec la même netteté qu'un film projeté.

C'est un progrès, n'est-ce pas ?

Eh bien, la même dépêche précise que M. Paramount a déjà acheté le brevet, pour qu'il ne soit pas utilisé.

Si les mêmes méthodes étaient appliquées dans le domaine médical, nous en serions toujours au cylindre !

En nature

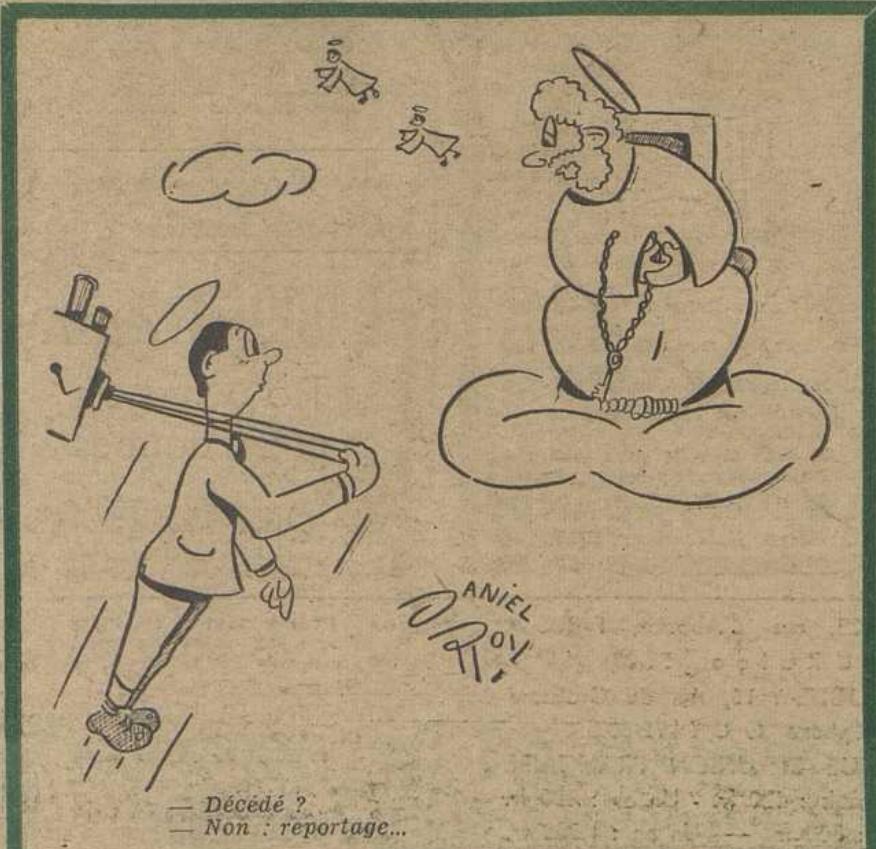
Nous avions déjà vu une salle parisienne offrir chaque soir une poule pendant la projection de *L'Œuf et moi*.

Voilà mieux encore : aux Etats-Unis, à la première d'un film de cow-boys, on a distribué à chaque spectateur une livre de bœuf en provenance du troupeau de bœufs qui joue le rôle principal dans le film.

Supposez que cette coutume se généralise. Que nous offrirait-on à la projection du *Bal des Sirènes*, réalisé grâce à un es-tampon de jolies filles ?

Et aurions-nous droit à une incisive à chaque film de Fernandel, à un impriméable pour voir jouer *Une si jolie petite plage*, à une armoire Henri II pour *L'Armoire volante*, etc... ?

Le métier de critique deviendrait vraiment intéressant...



Pauvre tra la la

J'AVAIS indiqué récemment la misérable part faite aux films français dans la région de Boston. Depuis lors, d'autres précisions m'ont été fournies par mes lecteurs.

Celle-ci, notamment, qui vient de Chicago et qui ne fait, hélas ! que confirmer ce que nous savions déjà.

Les films étrangers sont extrêmement rares dans cette ville, sauf pour les films anglais de M. Rank. Nous avons seulement une ou deux salles qui montrent fréquemment des films étrangers. J'ai pu y voir notamment *Sciussia*, *La Cage aux rossignols* et *La Belle et la Bête*. Quant au film français *Jenny Lamour (Quai des Orfèvres)* il a été montré pour la première fois à Chicago dans un théâtre de burlesque (music-hall) comme bouche-trou pour permettre aux danseuses nues de se reposer. »

Le « biquet » mérite quand même mieux que cela !

Au septième ciel

M. GILBERT DUPE a déjà inspiré un certain nombre de films : *La Ferme du pendu*, *Le Bateau à soupe*, et, bientôt, *La Faire aux femmes*. On peut en penser ce qu'on veut, mais le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils n'ont rien d'œuvres pour patronage.

M. Dupé sent-il « sa fin prochaine » ou a-t-il été subitement touché par la grâce ? On annonce qu'il prépare un film sur la vie de saint Jean Bosco et que celui-ci sera réalisé avec le concours de Congrégations Salesiennes.

Réflexion faite, M. Dupé s'est peut-être dit que ce film, avec de tels appuis, pourrait aussi être... salé.

De l'eau dans le gag

FILMEAS FOGG, mon compère de la page deux, en a de bien bonnes. Ou plus exactement, on lui prête des propos qui contrastent singulièrement avec son ton d'habitude si sincèrement grave.

Un type trop logique ne lui a-t-il pas fait parler, la semaine dernière, à propos d'un article d'A. J. Cauliez dans *Cineum* d'*« une conception tragique du gaz »*... Car, en effet, le gaz est souvent, avouez-le, plus tragique que le gag.

A quand les relevages de gags ? Je suis volontaire.

Croquis à l'emporte-tête

MADELEINE ROBINSON

Il était temps.

Elle s'enlisait dans les rôles d'ingénue. Quand on pense que cette tragédienne aurait pu s'ignorer et sa carrière n'eût été qu'une série de rôles sans joie, qu'un ruban noir de petites déceptions...

Mais, peu à peu, elle a fait tourner les pages de son talent. Et on a vu qu'il était multiple, un éventail prodigieux de richesse. Elle s'est un jour révélée parce qu'il fallait bien qu'elle le soit. Une rivière souterraine finit par ressurgir.

Elle est venue dans Lumière d'été, avec son inquiétude, ses secrets, encore trop discrète, pour dévoiler son visage et son âme dans Douce et Sorcier. Puis vinrent Les Bouquinquants, sa plus grande joie d'actrice. Il fallait une petite femme frêle, tendre, il fallait une victime : elle a fait oublier sa taille, ses épaules larges, elle a trompé son monde en se donnant une autre silhouette mentale. Elle savait souffrir. La Grande Maguet lui a donné son premier rôle de composition. Sans prendre le parti du grimaçage et de la laideur, elle a retrouvé les gestes d'un personnage complexe. Quand elle entre dans Une si jolie petite plage, elle traîne, attachées à ses chevilles comme des boulets, des années d'écailler.

Elle se voit comme elle est. Quand elle se traite de grand cheval, ce n'est pas du tout pour qu'on proteste. Et c'est pour cela qu'on la voit presque belle. Elle est belle par simplicité. Elle est belle par sensibilité. Comme un cœur à nu. Comme un regard bon. Comme des rires franches.

C'est une ouvrière. Elle pétrit ses rôles de ses mains. Elle se sert de sa vie, de ses souvenirs pour se les rendre vrais. Et elle n'a plus qu'à attendre la voix de son instinct qui la guide dans ses gestes, qui unifie son jeu à travers des semaines, qui communique à ses personnages une densité et une profondeur. Son métier lui demande de se livrer. Elle est toujours prête à le faire. Généreuse...

Quel personnage l'effraiera ? Elle peut tout ressentir, puisqu'elle a déjà dans sa vie tout ressenti. Vous pouvez être sûr qu'elle se souviendra, qu'elle aura noué autour d'elle la bouée de ses expériences personnelles. Elle sera toujours authentique. L'estampe de la vie.

Elle qui avait toujours joué malgré son physique, commence même à jouer avec lui (Maguet et, un peu, Douce). Et son physique commence à se plier, élève docile. Et son visage à peine modelé sait tout dire. Elle sera aussi bien vierge et martyre, dactylo, paysanne. Toujours si précisément juste et bouleversante.

Elle ne cache rien. Et on a envie de la remercier d'un don total qu'elle nous fait et qu'on n'a pas l'impression de toujours mériter.

Mais on la garde, dans la mémoire, mélancolique, avec les griffes de la souffrance encore marquées sur son visage. Rieuse et saine à travers le malheur quotidien. Avec un cortège noir qui passe dans le fond... Déchirante et déchirée. Calme et à bout de nerfs. Désespérée et maîtresse de soi.

Celle qui ne joue pas au réalisme, mais le réhabilité. Celle qui va droit au vrai.

LE MINOTAURE

œil enthousiaste à cette tragi-bouffonnerie dans laquelle Chalais a voulu exprimer pas mal de ses idées sur notre ahurissante époque.

Noté un metteur en scène dans l'assistance : Albert Valentin (assis non loin de Maria Montez, en rupture de *Portrait d'un assassin*). Car, d'une pièce de théâtre, « on peut toujours faire un film »...

Caméragots...

• Jane Greer, jeune star hollywoodienne, vient de raconter comment elle a débuté au cinéma. « Les studios X... », écrit-elle naïvement, firent des projets à mon sujet. Mon prénom est Bettyjane. On supprima le « Betty » pour ne me laisser que le « Jane ». On modifia ma coiffure, l'arc de mes sourcils et le dessin de mes lèvres. Puis on m'enseigna l'art de marcher, de parler et, j'allais presque dire de penser ». C'est ainsi que Hollywood entend développer, parmi ses acteurs, quelques fortes personnalités.

Mme Andrée BAUER-THEROND donne leçons et cours d'art dramatique, chaque jour en son studio, 21, rue Henri-Monnier (9^e). Préparation au cinéma, au théâtre, au Conservatoire. Inscriptions reçues entre 17 et 19 h. Odé. 90-94, de 12 à 13 h.

Prochaine audition au Théâtre de la Pothière, le samedi 26 février, à 15 heures.

Sauter le pas

ENCORE un critique qui se soumet aux feux roulants de ses confrères. Cette fois, c'est François Chalais dont la première pièce *On peut toujours écrire*. *Phèdre* a été jouée la semaine dernière, pour une seule soirée, au Théâtre du Vieux-Colombier. Le public a fait un ac-

COMMENT SE SERVIR de ce programme

Dans le choix de films que nous vous proposons, les titres sont suivis de deux chiffres.

Le premier chiffre (en caractères romains) indique l'arrondissement et le second (en caractères arabes), le numéro du cinéma où est projeté le film dans la liste par arrondissement.

Reportez-vous à ces listes que vous trouverez en pages 2, 3 et 4 de ce programme.

Certains cinémas n'arrêtant le choix de leur programme que postérieurement à notre mise en pages, nous regrettons de ne pouvoir garantir l'exactitude de tous les programmes qui nous sont communiqués.

Attention aux coupures de courant.

Arrachez-moi, pliez-moi en quatre, gardez-moi.

TOUS LES PROGRAMMES DES SPECTACLES PARISIENS du 16 au 22 février 1949

LES FILMS QUI SORTENT CETTE SEMAINE :

Le Miracle du village (Am.). Réal. de Preston Sturges, avec Barbara Hutton et Eddie Bracken. (Broadway (8°). New-York (9°). v.o. — Le Président (Am.). La vie de F.-D. Roosevelt. Réal. de Klac, commentaire français de Jean Marin. Ciné-Opéra (2°). La Royale (8°). Méliès (9°). — Aventure à deux (Am.). Réal. de Irving Rapper, avec Eleanor Parker et Ronald Reagan. Lord-Byron (8°). v.o. — Le Fiancé de ma fiancée (Am.). Monte-Carlo (8°). v.o. — Le 18 : Fandango (Fr.). Réal. de E. Reinert, avec Luis Mariano et Ludmilla Tcherina. Elysées-Cinéma (8°). Paramount (9°). Eldorado (10°). Ritz (18°). — Depuis ton départ (Am.). Réal. de John Cromwell, avec Claudette Colbert, Jennifer Jones, Shirley Temple, Joseph Cotten, Rex (2°). Gaumont-Palace (18°). d. — La Vallée maudite (Am.). en technicolor. Réal. de G. Wagler, avec Randolph Scott et Barbara Britton. Napoléon (17°). v.o. Caméo, Lynx (9°). d. — Un million, clés en main (Am.). Réal. de R.-C. Potter, avec Myrna Loy, Cary Grant et Melvyn Douglas. (Paris (8°). v.o. Olympia (9°). d.

VOUS POUVEZ VOIR...

vos artistes favoris...

Abbott et Costello: Deux Nigauds aviateurs (VII-6). Fantômes en vadrouille (X-9).
Annabella: Eternel conflit (VI-6).
Fred Astaire: L'Amour vient en dansant (III-1).
Jean-Louis Barrault: D'Homme à hommes (XVII-24, 26).
Ingrid Bergman: Arc de Triomphe (X-8).
Pierre Blanchard: La Symphonie pastorale (XVIII-10).
Humphrey Bogart: Le Seconde Mme Carroll (XI-6, XII-13, XIX-11, XX-9, 18).
Le Trésor de la Sierra Madre (I-9, VIII-24, IX-29). Remerciez votre bonne étoile (XVIII-7).
Charles Boyer: Arc de Triomphe (X-8).
Maria Casarès: Bagarres (X-5, XI-3, XII-3, 8, XVIII-22, XIX-3, XX-7, 11, 15, 17, 21).
Claudette Colbert: Demain viendra toujours (VIII-20, IX-19, XVIII-19). Depuis ton départ (I-10, XVIII-11).
Gary Cooper: Cape et poignard (X-12).
Joseph Cotten: Duel au soleil (VIII-13, 15, XI-2, 16). Depuis ton départ (I-10, XVIII-11).
Linda Darnell: Arènes sanglantes (VIII-7). Hangover Square (VIII-1).
Danielle Darrieux: Jean de la Lune (I-7, VIII-18).
Claude Dauphin: L'Impeccable Henri (XVIII-21). Jean de la Lune (I-7, VIII-18).
Sophie Desmarets: Les Souvenirs ne sont pas à vendre (XII-10, XX-12, XIII-3, XV-13). Femme sans passé (V-8).
Fernandel: L'Armoire volante (XVII-8, VI-7, VII-2, XIV-10, 20, XV-4).
Edwige Feuillère: L'Honorabile Catherine (XVII-10).
Joan Fontaine: Lettre d'une inconnue (III-5, IV-1, X-3, XVI-9, VII-3, XV-10, 14, 19).
Henry Fonda: Dieu est mort (IV-4, X-25, XI-17, XX-8, XIII-5).
Paulette Goddard: L'Amour cherche un toit (XVI-8).
Gary Grant: Un Million clés en main (VIII-13, XVIII-13). Arsenic et vieilles dentelles (XVII-9).
Rita Hayworth: Arènes sanglantes (VIII-10). L'Amour vient en dansant (III-1).
Hardy: Deux bons copains (V-6).
Katharine Hepburn: Passion Immortelle (XVI-2, XIII-1, XIV-4, XV-1, 12).
Les Fils du dragon (XV-7).
Bob Hope: Le Joyeux barbier (XVIII-28).
Betty Hutton: Miracule au village (VIII-4, IX-22).
Jennifer Jones: Duel au soleil (VIII-13, 15, XI-2, 16). Depuis ton départ (I-10, XVIII-11).
Alan Ladd: Meurtres à Calcutta (XIX-12). Révolte à bord (XI-5).
Lanuel et Hardy: Le Grand Boum (XVII-31, XV-3, 11). Têtes de pioche (III-2).
Myrna Loy: Un Million clés en main (VIII-13, XVIII-13).
Claire Maffei: Antoine et Antoinette (XV-15). Les Dieux du dimanche (IX-8, XVII-11).
Jean Marais: Aux Yeux du souvenir (VIII-22, X-26, XVII-32, XVIII-4, XIX-7, V-7, VI-2, 5, VII-5, XIII-13, 14, 15, XIV-9). Les Parents terribles (I-12, IX-1, 29).
Luis Mariano: Fandango (X-7, XVIII-29).
Les Max Brothers: Un Jour au cirque (IX-3, XI-1, XII-12, XVI-4, XVIII-9).
Ray Milland: Uniforme et jupons courts (I-1). Espions sur la Tamise (IV-5, IX-3, X-2, V-5).
Paul Meurisse: Impasse des Deux-Anges (XII-1, XVII-14, 16, 27, XIX-4, 13). La Dame d'onze heures (V-4).
Michele Morgan: Aux yeux du souvenir (VIII-22, X-26, XVII-32, XVIII-4, XIX-7, V-7, VI-2, 5, VII-5, XIII-13, 14, 15, XIX-9). L'Entraîneuse (V-2). La Symphonie pastorale (XVIII-10).
Gaby Morlay: Le Roi (IX-17, 30, XVI-3). Trois Garçons et Une Fille (X-23). Les Amants du Pont Saint-Jean (XVII-30).
Noël-Noël: Les Casse-pieds (XVII-15, XVIII-3, 8, 15, 27, XIII-7, 8, 10, XV-5). Le Centenaire (X-23).
Gregory Peck: Jody et le faon (I-8, III-6, 7, VIII-21, XVI-1, 11, XVII-7, 22, XVIII-18). Due l'au soleil (VIII-15, XI-2).
François Périer: Jean de la Lune (I-7, VIII-18). Femme sans passé (V-8).
Gérard Philip: Une si jolie petite plage (VIII-16).
Albert Préjean: Piège à hommes (IX-31, XVIII-13).
Tyrone Power: Arènes sanglantes (VIII-7). Capitaine de Castille (I-10, IX-9, XVIII-11). La Mousson (VIII-9).
Micheline Presle: On verra aç plus tard.
Raimu: Monsieur la Souris (VIII-8). L'Etrange M. Victor (XIII-11).
Ginger Rogers: Uniforme et jupons courts (I-1).
Tino Rossi: Marinella (IV-2). Napis au baiser de feu (XX-3). Le Soleil a toute raison (X-17).
Madeleine Robinson: Une si jolie petite plage (VIII-16).
Edward G. Robinson: Ils étaient tous mes fils (X-24, XI-7, XVIII-25, XIX-8, XX-6, 16, 20, XIV-14).
Raymond Rouleau: L'Honorabile Catherine (XVII-10). Dernier Atout (X-5). Dernier Refuge (XII-6).
Simone Signoret: Impasse des Deux-Anges (XII-1, XVII-14, 16, 27, XIX-4, 13).
Michel Simon: Les Amants du Pont Saint-Jean (XVII-30).
Barbara Stanwyck: Les Folles héritières (XVII-23). La Seconde Mme Carroll (XI-6, XII-13, XIII-11, XX-8, 18).
Eric von Stroheim: Danse de mort (XVIII-16). Le Signal rouge (VIII-17, IX-18, 23).
Orson Welles: Demain viendra toujours (VIII-20, IX-19, XVIII-19).

...vos réalisateurs préférés

Marcel Achard: Jean de la Lune (I-7, VIII-18).
Yves Allégret: Une si jolie petite plage (VIII-16).
Jacques Becker: Antoine et Antoinette (XV-15). Dernier Atout (X-5).
Clarence Brown: Jody et le faon (I-8, III-6, 7, VIII-21, XVI-1, 11, XVII-6, 7, 22, XVIII-18). Passion immortelle (XVII-2, XIII-1, XIV-4, XV-1, 12).
Frank Capra: Arsenic et vieilles dentelles (XVII-9).
Jean Cocteau: Les Parents terribles (I-12, IX-1, 29).
Marcel Cravenne: Danse de mort (XVIII-16).
Jean Delannoy: Aux Yeux du souvenir (VIII-22, X-26, XVII-32, XVIII-4, XIX-7, V-7, VI-2, 5, VII-5, XIII-13, 14, 15, XIV-9). La Symphonie pastorale (XVIII-10).
Jean Dreville: Les Casse-pieds (XVII-15, XVIII-3, 8, 13, 27, XIII-7, 8, 10, XV-5).
John Ford: Dieu est mort (IV-4, X-25, XI-17, XX-8, XIII-5).
Henry Hathaway: Les Démons de la liberté (XVII-17, XIII-2).
Hitchcock: Correspondant 17 (III-18, X-10, 14, XVI-5, 12, XVII-18, XVIII-30).
John Huston: Le Trésor de la Sierra Madre (I-9, VIII-4, IX-2).
Georges Lampin: Eternel conflit (V-6).
Christian-Jaque: D'Homme à hommes (XVII-24, 26).
Fritz Lang: Cape et poignard (X-12). Espions sur la Tamise (IV-5, IX-3, X-2, V-5).
David Lean: Les Grandes Espérances (XI-12, XIV-17). Oliver Twist (XI-14).
Lautenc Olivier: Hamlet (VIII-3).
W. Pabst: Le Procès (I-2).
Geza Radvanyi: Quelque part en Europe (VIII-17).
Carlo Rim: L'Armoire volante (XVII-8, V-3, VI-7, VII-2, XIV-10, 20, XV-4).
Roberto Rossellini: Allemagne année zéro (VIII-12, IX-14).
Vittorio de Sica: Sciuscia (X-16).
Preston Sturges: Miracule au village (VIII-4, IX-22). Les Voyages de Sullivan (XX-4).
King Vidor: Duel au soleil (VIII-13, 15, XI-2).

POUR TOUS LES GOUTS

COMÉDIES

L'Amour cherche un toit (XVI-8). Les Casse-pieds (XI-15, XVII-15, XVIII-3, 8, 15, 24, 27, XIII-7, 8, 10, XV-5). Deux Nigauds aviateurs (VII-6). L'Impeccable Henri (XVIII-21). Jean de la Lune (I-7, VIII-18). Monsieur Wilson perd la tête (IX-12). Monsieur la Souris (VIII-8). Le Roi (IX-17, 30, XVI-3). Les Souvenirs ne sont pas à vendre (XII-10, XX-12, XIII-3). Un million clés en main (VIII-13, XVIII-13). Uniforme et jupons courts (I-1). Un de la Canébier (X-20).

BURLESQUES

Arsenic et vieilles dentelles (XVII-9). L'Armoire volante (XVII-8, V-3, VI-7, VII-2, XIV-10, 20, XV-4). La Centenaire (X-23). La Dernière Enquête de Topper (III-4). Deux bons copains (V-6). Les Exploits de Pearl White (IX-15). Fantômes en vadrouille (X-9). Une Femme sans passé (V-8, XVI-19). Le Grand Boum (XVII-31, XV-3). L'Honorabile Catherine (XVII-10). Le Joyeux Barbier (XVIII-28). Miracule au village (VIII-4, IX-22). Sept Ans de malheurs (V-9). Têtes de pioche (III-2). Un Jour au cirque (IX-13, XI-1, XII-12, XVI-4, XVIII-9).

COMÉDIES DRAMATIQUES

Antoine et Antoinette (XV-15). Aux Yeux du souvenir (VIII-22, X-26, XVII-32, XVIII-4, XIX-7, V-7, VI-2, 5, VII-5, XIII-13, 14, 15, XIV-9). Depuis ton départ (I-10, XVIII-11). Les Dieux du dimanche (IX-4, XVII-11). Les Folles Héritières (XVII-23). Les Hommes de demain (XI-11, XIX-6, 14, XIV-16, XV-6). Jody et Faon (I-8, III-6, 7, VIII-21, XVI-1, 11, XVII-6, 7, 22, XVIII-18). Trois Garçons et Une Fille (X-23, IX-8). Les Voyages de Sullivan (XX-4).

DRAMES

Les Amants du pont Saint-Jean (XVII-30). Après le crépuscule vient la nuit (VI-8). Arc de triomphe (X-8). Arènes sanglantes (VIII-7). Bagarres (X-15, XI-3, XII-3, 8, XVIII-22, XIX-3, XX-7, 11, 15, 17, 21). Danse de mort (XVIII-16). Demain viendra toujours (VIII-20, IX-19, XVIII-19). Les Deux Gosses (XVII-2). Devant lui tremblait tout Rome (X-13). Dieu est mort (IV-4, X-25, XI-17, XX-8, XIII-5). Le Dibbuk (XVII-17). Duel au soleil (VIII-13, 15, XI-2). Les Enchainés (VII-4). L'Entraîneuse (V-2). Eternel Conflit (VI-6). Eugénie Grand' (X-22, XII-14, XX-2). L'Etrange M. Victor (XIII-11). La Ferme du pendu (IX-21). Les Grandes Espérances (XI-12, XIV-17). Hamlet (VIII-3). Ils étaient tous mes fils (X-24, XI-7, XVIII-25, XIX-3, XX-6, 16, 20, XIV-14). Lettre d'une inconnue (III-5, IV-1, X-3, XVI-9, VII-3, XV-10, 14, 19). Le Narcisse noir (XI-8, XVII-25, XIII-6, 9, XIV-1, XV-16). Impasse des Deux-Anges (XII-1, XVII-14, 16, 27, XIX-4, 13). Oliver Twist (XI-14). Les Parents terribles (I-12, IX-1, 29). Le Portrait de Dorian Gray (VI-1). Sang et or (XIV-8). Sciuscia (X-16). Le Signal rouge (VIII-17, IX-18, 23). La Symphonie pastorale (XVIII-10). Une si jolie petite plage (VIII-16). La Voleuse (XVII-20, XVIII-5). van (XX-4).

THÉATRES

PAR ARRONDISSEMENT

OPERA, place de l'Opéra. Opé 50-70 :
Le 16 février, 20 h. 30 : Palais de Cristal; La Pér; Le Chevalier et la Dame blonde; — Le 18, 20 h. 30 : Pétricope. — Le 19, 20 h. 30 : Romeo et Juliette. — Le 20, 14 h. 30 : Samson et Dalila.

OPERA-COMIQUE, place Boieldieu. Rich. 72-90.

Le 16 février, 20 h. 15 : Madame Butterfly. — Le 17, 20 h. 15 : Carmen. — Le 18, 20 h. 30 : Ballets. — Le 19, 20 h. 15 : Les Amours d'Hoffmann. — Le 20, 14 h. 15 : Rusticana; Guignol.

COMÉDIE-FRANÇAISE, salle Richelieu, place du Théâtre-Français. 20-70 :

Le 16 février, 20 h. 15 : Cyrano de Bergerac. — Le 17, 14 h. 30 : Le Amour et le Hasard. Poff de Cartouche. 20 h. 45 : Le Magicien de Niglol. — Le 18, 20 h. 30 : Monsieur de Pourceaugnac; L'Occasion. — Le 19, 20 h. 45 : Monsieur de Pourceaugnac; L'Occasion. — Le 20, 14 h. 30 : Le Misanthrope; La Navette. — 20 h. 45 : Britannicus. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée...

COMÉDIE-FRANÇAISE, salle Luxembourg, place de l'Opéra. Dan. 50-13.

Le 16 février, 21 h. : Les Mal-Admés. — Le 17, 14 h. 30 : Monsieur de Pourceaugnac; Le Bouquet; 21 h. : L'Inconnue d'Arras. — Le 18, 20 h. 45 : La Reine Morte. — Le 19, 20 h. 45 : Les Temps difficiles. — Le 20, 14 h. 30 : Aimer; Jeu la Mère de Madagascar. — 21 h. : La Reine Morte d'Arras. — 22 h. 45 : Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

La Soif (J. Gabain, Cl. Dauphin, M. Robinson).

AMBIGU, 2, ter, bd St-Martin. M° République (BOT. 76-05).

20 h. 45, Dim. et f. 15 h. Rel. vendredi.

A partir du 19 : Huis Clos; La Réspectueuse.

ANTOINE, 4, bd St-Martin. M° Strasbourg-St-Denis (BOT. 76-05). 21 h. 15 h. Rel. mardi.

Les Mains sales (A. Luguet, Fr. Périer, P. Dethely).

ATELIER, place Dancourt (18^e). M° Pigalle (MON. 49-24).

21 h. Dim. et f. 15 h. 21 h. Rel. lundi.

Antigone (J. Servais, E. Hardy).

ATHÉENEE, grande salle de l'Opéra (OPE. 92-28). 21 h. Dim.

La Knob (Jouvet, P. Renoir).

BOUFFES-PARISIENS, 4, rue Monsigny. M° 4-Septembre, (OPE. 87-94). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

Le mari ne compte pas (M. Deval, M. Francy).

CAPUCINES, 39, bd des Capucines. M° Madeleine, (OPE. 17-37). 21 h. 20 h. 45. Dim. et f. 15 h. Rel. mercredi.

La Folle époque, de R. Dorin, S. Veber, P. Destailles.

CHAILLOT, Le 20 février, 17 h. 45 : Concerts Pasdeloup. — Le 23, 20 h. 45 : Le Bourgeois Gentilhomme. — Le 24, 14 h. : Le Bourgeois Gentilhomme; 17 h. 30 : Cinéma. — Le 26, 17 h. 30 : Concerts Pasdeloup. — Le 27, 17 h. 45 : Concerts Pasdeloup.

CHARLES-DE-ROCHEFORT, 64, rue du Rocher. M° Saint-Lazare. (LAB. 08-40). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. jeudi.

Visage à trois (Mona Goya, Daniel Cléry).

COMÉDIE CHAMPS-ÉLYSEES, 15, av. Montaigne. M° Almarceau (ELY. 37-03). 20 h. 45. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Ardéa (Mary Morgan, André Clement).

COMÉDIE GRANDE, 31, rue de l'Étoile. M° Etoile. (ETO. 87-93). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

Interdit au public (M. Marquet, M. Faber).

DAUNOU, 7, rue Daunou. M° Opéra (OPE. 64-30). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. jeudi.

Ils ont vingt ans (N. Normann, La Jarrige).

EDOUARD-VII, 10, bd Edouard-VII. M° Opéra (OPE. 67-90).

22 h. 15 h. Rel. mardi.

La Tentation de Tat (Pierre Blanchard); Le Silence de la mer.

GAITE MONTPARNASSÉ, 24, rue de la Gaîté (Métro Montparnasse). (ODé. 33-50). 21 h. Dim. et fêtes 15 h. et 21 h. Rel. lundi.

GRAMONT, 30, rue de Grammont. M° Richelieu-Drouot (RIC. 62-61). 21 h. Dim. 15 h. Rel. lundi.

Cent sept minutes.

GRAND-GUIGNOL, 20 bis, rue Chaptal. M° Pigalle (TRI. 28-34). 20 h. 45. Dim. 15 h. Rel. mardi.

Le Baiser dans la nuit, Marie d'Office, Bureau d'enfants, Mondeur est servi.

GYMNASIE, 38, bd Bonne-Nouvelle. M° Bonne-Nouvelle (PRO. 16-15). 21 h. 30. Dim. 14 h. 45. Rel. jeudi.

Rêves d'Amour (avec Pierre-Richard Wilms).

HEBERTOT, 75, bis, bd des Capucines. M° Villiers (WAG. 86-09). 21 h. Dim. 15 h. Rel. vendredi.

Le Rêve de personne (Suzet Mais, Alain Dhurial).

HUCHETTE, 23, r. de la Huchette. M° St-Michel (DAN. 38-99). 21 h. Dim. 15 h. Rel. lundi.

La Fête noire (R. Vitaly, D. Bosc).

HUMOUR, 42, rue Fontaine. M° Pigalle (TRI. 04-89). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Le Rêve (3260). Elysée Saint-Jean. Jacques Michel, Jean Fayo).

LA BRUYERE, 5, rue La-Bruyère. M° St-Georges (TRI. 76-99). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

BRANQUINOL (R. Dhéry, B. Bégin).

MADELINON, 19, rue S. S. S. M° Madeleine (ANJ. 07-09). 21 h. 45. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

Les Enfants d'Edouard (Denise Gréy, Marcel Simon).

MARIGNY, av. Marigny. M° Ch-Elysées-Clemenceau (ELY. 17-18). 20 h. 45. La Seconde surprise de l'amour; Les Fourberies de Scapin. — Le 18, 20 h. 45 : La Seconde surprise de l'amour; Les Fourberies de Scapin. — Le 19, 20 h. 45 : La Seconde surprise de l'amour; Les Fourberies de Scapin. — Le 20, 14 h. 45 : Le Partage de Midi. — Le 21, 14 h. 45 : La Seconde surprise de l'amour; Les Fourberies de Scapin. — Le 22, 20 h. 45 : La Seconde surprise de l'amour; Les Fourberies de Scapin. — Le 23, 20 h. 45 : Occupé-tol d'Amélie.

MATHURIN, 36, rue des Mathurins. M° Hav-Caumartin (ANJ. 90-90). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Relâche (35-95). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Le Rêve (38, rue des Mathurins). M° Hav-Caumartin (ANJ. 35-95). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Le 18 : Champagne, Cigares et Mus (Dominique Noéfain).

Le Rêve (38, rue des Mathurins). M° Hav-Caumartin (ANJ. 35-95). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Le Rêve (38, rue des Mathurins). M° Hav-Caumartin (ANJ. 35-95). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Le Rêve (38, rue des Mathurins). M° Hav-Caumartin (ANJ. 35-95). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

MONCEAU, 16, rue Monceau. M° St-Philh.-du-Roule (WAG. 67-48). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Quand le chat n'est pas là (Christian Delyne).

MONTPARNASSÉ-GASTON-BATY, 31, rue de la Gaîté. M° Edgar-Quinet (DAN. 89-90). 21 h. Dim. et f. 15 h.

Mondeur est servi (16). — Le 19 : Le Figurant de la Gaité (G. Philippe, M. Paréy).

NOCTAMBULES, 7, rue Champollion. M° Odéon (ODE. 42-34). 21 h. Dim. 15 h. Rel. lundi.

Marionnettes des Champs-Elysées.

NOUVEAUTÉS, 24, bd Poissonnière. M° Montmartre (PRO. 51-52). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

La Peau d'Antarctique (avec P. Gravéy, S. Flon).

GUÉVRE, 55, rue de Clichy. M° Clichy (TRI. 42-52). 21 h. Dim. et f. 15 h.

Le Sourire de la Joconde.

PAULS-ROYAL, 38, rue Montpensier. M° Palais-Royal (RIC. 84-29). 20 h. 45. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

Une nuit chez vous madame (R. Murzeau, J. Fusier-Gir).

PORTÉE-SAINT-MARTIN, 16, bd St-Martin. M° Strasbourg-St-Denis (NOR. 37-38). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. mercredi.

La Femme de ma vie (R. Anzelin, R. Reinhardt).

PAR ARRONDISSEMENT

OPERA, place de l'Opéra. Opé 50-70 :
Le 16 février, 20 h. 30 : Palais de Cristal; La Pér; Le Chevalier et la Dame blonde; — Le 18, 20 h. 30 : Pétricope. — Le 19, 20 h. 30 : Romeo et Juliette. — Le 20, 14 h. 30 : Samson et Dalila.

OPERA-COMIQUE, place Boieldieu. Rich. 72-90.

Le 16 février, 20 h. 15 : Madame Butterfly. — Le 17, 20 h. 15 : Carmen. — Le 18, 20 h. 30 : Ballets. — Le 19, 20 h. 15 : Les Amours d'Hoffmann. — Le 20, 14 h. 15 : Rusticana; Guignol.

COMÉDIE-FRANÇAISE, salle Richelieu, place du Théâtre-Français. 20-70 :

Le 16 février, 20 h. 15 : Cyrano de Bergerac. — Le 17, 14 h. 30 : Le Amour et le Hasard. Poff de Cartouche. — 20 h. 45 : Le Magicien de Niglol. — Le 18, 20 h. 30 : Monsieur de Pourceaugnac; L'Occasion. — Le 19, 20 h. 45 : Monsieur de Pourceaugnac; L'Occasion. — Le 20, 14 h. 30 : Le Misanthrope; La Navette. — 20 h. 45 : Britannicus. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée...

COMÉDIE-FRANÇAISE, salle Luxembourg, place de l'Opéra. Dan. 50-13.

Le 16 février, 21 h. : Les Mal-Admés. — Le 17, 14 h. 30 : Monsieur de Pourceaugnac; Le Bouquet; 21 h. : L'Inconnue d'Arras. — Le 18, 20 h. 45 : La Reine Morte. — Le 19, 20 h. 45 : Les Temps difficiles. — Le 20, 14 h. 30 : Aimer; Jeu la Mère de Madagascar. — 21 h. : La Reine Morte d'Arras. — 22 h. 45 : Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

La Soif (J. Gabain, Cl. Dauphin, M. Robinson).

AMBIGU, 2, ter, bd St-Martin. M° République (BOT. 76-05).

20 h. 45, Dim. et f. 15 h. Rel. lundi.

Le Rêve (J. Gabain, Cl. Dauphin, M. Robinson).

AMBIGU, 2, ter, bd St-Martin. M° République (BOT. 76-05).

20 h. 45, Dim. et f. 15 h. Rel. vendredi.

A partir du 19 : Huis Clos; La Réspectueuse.

ANTOINE, 4, bd St-Martin. M° Strasbourg-St-Denis (BOT. 76-05). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

Le 21 h. 15 h. Rel. lundi.

Les Mains sales (A. Luguet, Fr. Périer, P. Dethely).

ATELIER, place Dancourt (18^e). M° Pigalle (MON. 49-24).

21 h. Dim. et f. 15 h. 21 h. Rel. lundi.

Antigone (J. Servais, E. Hardy).

ATHÉENEE, grande salle de l'Opéra (OPE. 92-28). 21 h. Dim.

La Knob (Jouvet, P. Renoir).

BOUFFES-PARISIENS, 4, rue Monsigny. M° 4-Septembre, (OPE. 87-94). 21 h. Dim. et f. 15 h. Rel. mardi.

Le mari ne compte pas (M. Deval, M. Francy).

CAPUCINES, 39, bd des Capucines. M° Madeleine, (OPE. 17-37). 21 h. 20 h. 45. Dim. et f. 15 h. Rel. mercredi.

La Folle époque, de R. Dorin, S. Veber, P. Destailles.

CHAILLOT, Le 20 février, 17 h. 45 : Concerts Pasdeloup. — Le 23, 20 h. 45 : Le Bourgeois Gentilhomme. — Le 24, 14 h. 30 : Cinéma. — Le 26, 17 h

POUR TOUS LES GOUTS

POLICIERS

L'Assassin est à l'écoute (XVII-4, XVIII-20, XIII-2). Le Carrefour du crime (XVII-1). La Dame d'onde heure (V-4). Les Démons de la Liberté (XVIII-17, XIII-2). Dernier atout (X-5). Dernier refuge (XII-6). L'Echafaud peut attendre (I-13, VIII-2, IX-16, X-21). Le Gang des tueurs (VIII-5, IX-20). Hangover Square (VIII-1). L'Homme aux abois (X-7, XVIII-29). Meurtre à Calcutta (XIX-12). Mission spéciale (XIV-16). Opium (XII-11, XVIII-26, VII-7). Pas d'orchidées pour Miss Blandish (IX-7). Piège à hommes (IX-31, XVIII-13). Rapide de nuit (IX-10). La Seconde Mme Carroll (XI-8, 10, 13, XII-13, XIII-11, XX-9, 18).

AVENTURES

L'Ange et le bandit (XVII-29). Billy Hicock (I-3). Cage et poignard (X-12). Capitaine de Castille (I-10, VIII-1, IX-9, XVIII-11). La Caravane héritique (III-3). Correspondant M (III-8, X-10, 14, XVI-5, 12, XVII-18, XVIII-30). Le Diable blanc (XVII-3, XIX-2, XX-5, 10). Espions sur la Tamise (IV-5, IX-3, X-2, V-5). Jack London (IX-11). Le Livre de la jungle (X-4). Massacre à Furnace Creek (I-11, XX-14). Le Masque de fer (IX-24). La Mousson (VIII-9). Pirates de la Manche (XII-9, XVII-5, XV-18). Les Quatre Justiciers (I-6, XI-4). Révolte à bord (XI-5). Le Trésor de la Sierra Madre (I-9, VIII-24, IX-2). Tarzan et la chasseresse (XII-49). La Vallée de la faim (XIV-19).

FILMS MUSICAUX

L'Amour vient en dansant (III-1). La Chanson du souvenir (IX-32, 33, X-12, XIV-8, 18). La Fée blanche (XII-5, XVII-13, VII-1, XIV-6, 12, XV-8, 9, 17). Fandango (X-7, XVIII-29). Marinella (IV-2). Naples au baiser de jeu (XX-3). Passion immortelle (XVI-2, XIII-1, XIV-4, XV-1, 12). Remerciez votre bonne étoile (XVIII-7). Le Soleil à toujours raison (X-17).

« OBJECTIF 49 »

Dimanche 20 février, à 20 h. 30, au Musée de l'Homme
Marcello PAGLIERO présente son film inédit
« LA NUIT PORTE CONSEIL »

STUDIO PARNASE le cinéma des « amateurs » (la meilleure salle « spécialisée » de Paris!) - 11, rue J.-Chaplin (2^e r. Brea) 50m. M^e Vavin. Dan 58-98

En première exclusivité, un extraordinaire grand film suédois d'avant-garde de Stig HAGDERG : « Après le crépuscule vient la nuit » (V. O.).

Soirées Semaine suivies du « JEU DES QUESTIONS », doté de prix; Cotation des films, et GRANDS DÉBATS PUBLICS.

SOIRES, semaine : 21 h. — MATINES, lundis, jeudis, à 15 heures.

PERMANENT SAMEDIS, de 15 h. à 24 heures DIMANCHES, de 14 h. à 24 h.

En semaine, des avantages sont offerts :

1^o Aux membres de l'I.D.H.E.C. et de l'E.T.P.C. (sur présentation de leur carte).

2^o Aux porteurs du plus récent numéro de l'ECRAN français.

RIVE GAUCHE

PAR ARRONDISSEMENT

5^e arrondissement. — QUARTIER LATIN.

1. BOUL' MICH', 43, bd St-Michel (M^e Cluny) ODE. 48-29 Débute à Broadway (vo)
2. CHAMPOULLION, 61, r. des Ecoles (M^e Cluny) ODE. 51-60 L'Entraîneuse
3. CIN. PANTHEON, 73, r. V. Cousin (M^e Cluny) ODE. 16-04 L'Armoire volante
4. CLUNY, 60, rue des Ecoles (M^e Cluny) ODE. 20-12 La Dame d'onde heure
5. CLUNY-PALACE, 71, bd St-Germain (M^e Cluny) ODE. 07-76 Espions sur la Tamise (d)
6. MESANGE, 3, rue d'Anras (M^e Card-Lemoine) ODE. 21-14 Deux bons copains (d)
7. MONGE, 34, rue Monge (M^e Card-Lemoine) ODE. 51-46 Aux Yeux du Souvenir
8. SAINT-MICHEL, 7, pl St-Michel (M^e St-Mich.) DAN. 79-17 Femme sans passé
9. STUDIO-URSULINES, 10, r. Ursul. (M^e Lux.) ODE. 39-19 Sept ans de malheurs (vo)

6^e arrondissement. — LUXEMBOURG — SAINT-SULPICE.

1. BONAPARTE, 76, rue Bonaparte (M^e St-Sulp.) DAM. 12-12 Le Portrait de Dorian Gray (vo)
2. DANTON, 99, bd St-Germain (M^e Odéon) DAN. 08-18 Aux Yeux du Souvenir
3. LATIN, 34, boulevard Saint-Michel (M^e Cluny) DAN. 81-51 Un jour au Cirque (d)
4. LUX-RENNES, 78, r. de Rennes (M^e St-Sulp.) LIT. 62-25 Les Vierges Années (d)
5. PAX-SEVRES, 103, r. de Sévres (M^e Durac) LIT. 99-57 Aux Yeux du Souvenir
6. RASPAIL-PALACE, 91, bd Raspail (M^e Rennes) LIT. 72-57 Eternel conflit
7. REGINA, 155, r. de Rennes (M^e Montparn.) LIT. 26-36 L'Armoire volante
8. STUDIO-PARN., 11, r. J.-Chaplin (M^e Vavin) DAN. 58-00 Après le crép. vient la nuit (vo)

7^e arrondissement. — ECOLE MILITAIRE

1. LE DOMINIQUE, 99, r. St-Domin. (M^e Ec.-Mil.) INV. 04-55 La Fée blanche (d)
2. GR. CIN. BOSQUET, 55, av. Bosquet (M^e Ec.-Mil.) INV. 44-11 L'Armoire volante
3. MAGIC, 28, av. Las Matte-Picquet (M^e Ec.-Mil.) SEG. 69-77 Lettre d'une inconnue (d)
4. FAGODE, 57 bis, r. de Babylone (M^e St-Fr.-Xav.) INV. 12-15 Les Enchaînés (d)
5. RECAMIER, 3, r. Recamier (M^e Sèv.-Babyl.) LIT. 18-49 Aux Yeux du Souvenir
6. SEVRES-PATHE, 80 bis, r. de Sévres (M^e Durac) Deux Nigauds aviateurs (d)
7. STUDIO-BERTRAND, 29, r. Bertrand (M^e Durac) SUF. 64-66 Opium (d)

13^e arrondissement. — GOBELINS — ITALIE

1. BOSQUET, 60, r. Domrémy (M^e Pte d'Italie) COB. 37-01 Passion immortelle (d)
2. DOME, 66, rue Cantagrel (M^e Porte d'Ivry) COB. 63-88 Les Démons de la Liberté (d)
3. ERMITAGE-GLACIERE, 106, r. Glac. (M^e Glac.) COB. 14-60 Les Souvenirs ne sont p. à vendre
4. ESCURIAL, 11, bd Port-Royal (M^e Gobelins) COB. 80-51 L'Apprentie amoureuse (d)
5. FAMILIAL, 54, rue Bobillat (M^e Pte d'Italie) POR. 28-06 Les Casse-Pieds
6. LES FAMILLES, 141, r. de Tolbiac (M^e Tolbiac) COB. 94-37 Le Narcisse noir (d)
7. FAUVETTE, 58, av. des Gobelins (M^e Italie) COB. 51-55 Les Casse-Pieds
8. FONTAINEBEAU, 102, av. d'Italie (M^e Italie) COB. 56-86 Les Casse-Pieds
9. GOBELINS, 73, av. des Gobelins (M^e Italie) COB. 76-86 Le Narcisse noir (d)
10. JEANNE d'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel COB. 60-74 Les Casse-Pieds
11. KURSAAL, 57, av. des Gobelins (M^e Gobelins) COB. 40-58 L'Etrange M. Victor
12. PALAIS des GOBELINS, 65 b., av. Gob. (M^e Itali.) COB. 06-19 L'Assassin est à l'écoute
13. PALACE-ITALIE, 190, av. de Choisy (M^e Itali.) COB. 62-82 Aux Yeux du Souvenir
14. REX-COLONIES, 74, rue de la Colonie COB. 87-52 Aux Yeux du Souvenir
15. SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel (M^e Gobel.) COB. 09-87 Aux Yeux du Souvenir
16. TOLBIAC, 192, rue de Tolbiac (M^e Tolbiac) COB. 45-93 N. C.

14^e arrondissement. — MONTPARNASSE — ALESIA.

1. ALESIA-PALACE, 120, av. d'Alesia (M^e Alesia) LEC. 89-12 Le Narcisse noir (d)
2. ATLANTIC, 37, r. Boulard (M^e Denf.-Rocher.) LEC. 01-50 Les Assassins sont parmi nous (d)
3. DELAMBRE, 11, rue Delambre (M^e Vavin) SUF. 30-12 Sang et Or (vo)
4. DENFERT, 24, pl. Denf.-Rocher. (M^e Denf.-Rocher.) ODE. 00-11 Passion immortelle (d)
5. IDEAL-CINE, 114, rue d'Alesia (M^e Alesia) VAU. 59-32 Tempête sur le Bengale (d)
6. MAINE, 95, avenue du Maine (M^e Gaîté) SUF. 06-96 La Fée Blanche (d)
7. MAJESTIC-BRUNE, 224, r. Vanves (M^e P. Van.) VAU. 31-30 Le Grand John (d)
8. MIRAMAR, place de Rennes (M^e Montparn.) DAN. 41-02 La Chanson du Souvenir (d)
9. MONTPARNASSE, 3, r. d'Odessa (M^e Montp.) DAN. 65-13 Aux Yeux du Souvenir
10. MONTROUGE, 73, av. d'Orléans (M^e Alesia) COB. 51-16 L'Armoire volante
11. OLYMPIC (R. B.), 10, r. B-Barret (M^e Pernety) SUF. 67-42 Casbah (d)
12. ORLEANS-PATHE, 97, av. d'Orléans (M^e Alesia) COB. 78-56 La Fée blanche (d)
13. ORLEANS-PALACE, 100, bd Jourdan (M^e P. Orl.) COB. 94-78 Toute la famille était là
14. PERNETY, 46, rue Pernety (M^e Pernety) SEG. 01-99 Ils étaient tous mes fils (d)
15. RADIO-CINE-MONT., 6, r. Gaîté (M^e E. Quin.) DAN. 46-51 Les Hommes de demain (d)
16. SPLENDID-GAÏTE, 3, r. La Fochelle (M^e Gaîté) DAN. 57-45 Mission spéciale
17. STUDIO-RASPAIL, 216, bd Raspail (M^e Vavin) DAN. 38-98 Les Grandes Espérances (vo)
18. TH. MONTROUGE, 70, av. d'Orléans (M^e Alesia) SEG. 20-70 La Chanson du Souvenir (d)
19. UNIVERS-PALACE, 42, r. d'Alesia (M^e Alesia) COB. 74-13 La Vallée de la peur (d)
20. VANVES-CINE, 53, r. de Vanves (M^e Pernety) SUF. 30-98 L'Armoire volante

15^e arrondissement. — GRENOBLE — VAUGIRARD.

1. CAMBRONNE, 100, r. Camb. (M^e Vaugirard) SEG. 42-96 Passion immortelle (d)
2. CINEAC-MONTPARNASSE (Gare Montparnasse) LIT. 08-86 Presse filmée
3. CINE-PALACE, 55, r. Cx-Nivert (M^e Camb.) SEG. 52-21 Le Grand Boum (d)
4. CONVENTION, 29, r. Al-Chartier (M^e Conv.) VAU. 42-27 L'Armoire volante
5. GRENELLE-PALACE, 141, av. Zola (M^e Zola) SEG. 01-70 Les Casse-Pieds
6. REXY, 122, rue du Théâtre (M^e Commerce) SUF. 25-36 Les Hommes de demain (d)
7. JAVEL-PALACE, 109 b., r. St-Charles (M^e Bouc.) VAU. 38-21 Les Fils du Dragon (d)
8. LECOURBE, 115, r. Lecourbe (M^e Sév.-Lecourbe) VAU. 43-88 La Fée blanche (d)
9. MAGIQUE, 204, r. de la Convention (M^e Bouc.) VAU. 20-32 La Fée blanche (d)
10. NOUVEAU-PALACE, 273, r. Vaugirard (M^e Vaug.) VAU. 47-63 Lettre d'une inconnue (d)
11. PAL-ROND-POINT, 153, r. St-Charles (M^e Bouc.) VAU. 94-47 Les Casse-Pieds
12. ST-CHARLES, 72, r. St-Charles (M^e Beaum.) VAU. 72-56 Passion immortelle (d)
13. SAINT-LAMBERT, 6, r. Péclet (M^e Vaugirard) VAU. 72-56 Henry V (vo)
14. SPLENDID-CIN., 60, av. M. P. Picq. (M^e P. Picq.) SEG. 65-03 Lettre d'une inconnue (d)
15. STUD-BOHÈME, 113, r. Vaugirard (M^e Falg.) SUE. 75-63 Antoine et Antoine (d)
16. SUFFREN, 70, av. de Suffren (M^e Ch.-de-M.) SUE. 53-16 Le Narcisse noir (d)
17. VARIETES-PARIS, 77, r. Cr.-Nivert (M^e Camb.) SUE. 47-53 La Fée blanche (d)
18. VERSAILLES, 397, r. Vaugirard (M^e Convent.) LEC. 21-11 Les Pirates de la Manche (d)
19. ZOLA, 69, av. Emile-Zola (M^e Beaumelle) VAU. 29-47 Lettre d'une inconnue (d)

LA GARENNE-COLOMBES

H. Hatfield, D. Reed, Lankbury, M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier, Fernandel, P. Meunisse, M. Francey, R. Millaud, M. Reynolds, H. Langdon, O. Hardy, B. Burke, M. Morgan, J. Marais, Chevrier, S. Desmarests, F. Périer, Macario.

H. Hatfield, D. Reed, Lankbury, M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier, Fernandel, Ch. Coburn, T. Drake, M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier, Annabella, Ledoux, M. Auclair.

H. Hagberg, A. Aaroë.

S. Henie, M. O'Shea, Fernandel.

J. Fontaine, L. Jourdan, I. Bergman, C. Grant.

M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier, Abbott et Costello, D. Powell, S. Hess.

K. Hepburn, P. Henreid.

B. Lancaster, S. Desmarests, M. Carol, B. Brunoy, S. Temple, Noël-Noël.

D. Kerr, Sabu, J. Simmons.

Noël-Noël.

D. Kerr, Sabu, J. Simmons.

Noël-Noël.

Raimu, Blanchar, M. Renaud.

L. Carletti, F. Blanche, P. Cour.

M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier.

M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier.

S. Henie, M. O'Shea.

C. Wilde, M. Oberon.

M. Morgan, J. Marais, J. Chevrier, Fernandel.

D. Kerr, Sabu, J. Simmons.

I. Kneif, A. Borchard.

J. Garfield, L. Palmer.

K. Hepburn, P. Henreid.

S. Henie, M. O'Shea.

C. Wilde, M. Oberon.

F. Marsh, S. Homeier.

J. Holt, P. Renoir, J. Davy.

J. Simmons, J. Mills, V. Hobson.

C. Wilde, M. Oberon.

T. Wright, R. Mitchum.

Fernandel.

K. Hepburn, P. Henreid.

Laurel et Hardy.

Fernandel.

Noël-Noël.

F. Marsh, S. Homeier.